

Douzième période: 640-1055

Marée sémito-arabique: les Arabes de l'Islâm

Unification et expansion des Arabes d'Arabie.
L'Empire arabo-oriental des califes. Restauration
et rénovation de la culture sémito-orientale

1. Exaltés par une foi nouvelle, les Arabes du Hidjâz, sous la direction du *Prophète Mahomet*, fondateur de l'Islâm, réalisent l'unité religieuse et politique de la Péninsule arabique (610–632).

2. Les premiers successeurs de Mahomet, les *califes de Médine*, rejettent l'hellénisme derrière le Taurus et étendent les frontières du jeune Empire arabo-islamique ou Califat, de l'Iran oriental à la Cyrénaïque (632–661).

3. La politique méditerranéenne du nouvel Empire arabe détermine le transfert du centre politique de cet Empire, de Médine à Damas, et la formation de l'Empire des *califes umayyades*, empire arabo-syrien tourné vers la Méditerranée (661–750).

4. L'échec de la politique méditerranéenne des Umayyades provoque l'effondrement de leur dynastie, le transfert de la capitale à Bagdad et l'avènement de l'Empire des *califes abbâssides*, empire arabo-iranien orienté vers l'Asie continentale (750–1055).

5. A partir de 1055, l'expansion quasi simultanée, vers le Proche-Orient, des Turcs Seljûkides, venus de l'Est, et des Croisés Francs, venus de l'Ouest, et les convoitises du Califat fâtimide d'Egypte qui, depuis sa fondation (969), occupe la Syrie, ouvriront dans l'histoire du monde proche-oriental une nouvelle période d'évolution, qui va de l'avènement des Turcs Seljûkides en Irâk (1055) jusqu'à la conquête de l'Orient arabe par les Turcs Ottomans (1517).

A

Les Arabes avant l'Islâm :
nom, pays, race, peuples, langues, histoire,
civilisation, religion

I. La Péninsule arabe (*Djazîrat al-'Arab*)

Dans le premier volume de cet ouvrage, nous avons parlé des Déserts nord-arabiques et des Nomades qui les occupent depuis les temps préhistoriques (I, p. 57—58 et 109—113).

A l'occasion du grand rôle que la Péninsule arabe va maintenant jouer sur la scène de la grande Histoire, nous allons dire un mot du milieu géographique, ethnique, linguistique, social et religieux de l'Arabie centrale et méridionale et de l'évolution de ses divers peuples depuis les origines jusqu'à l'Islâm.

1. *Les noms d'Arabe et d'Arabie, depuis les origines*

Nous avons vu (III, p. 64—66 et 86) que le nom d'Arabe (*'Arab*) avait, à l'origine, le sens de «nomade». D'autre part, le mot sémitique *'Aribi*, qui signifiait primitivement «steppe» ou «désert», avait pour équivalent, en langue arabe de basse époque, le mot «Bâdiat» (steppe, désert), d'où le mot «Badawî» (Bédouin), c'est-à-dire «habitant de la steppe».

Suivant une autre version, le nom de *'Aribi* et ceux de *'Arab* et d'*A'râb*, créés par les Assyriens au IX^e siècle av. J.-C., avaient respectivement, à l'origine, la signification d'«Occident» et d'«Occidentaux». Aux III^e et II^e millénaires, on l'a vu, les Accadiens et les Babyloniens appelaient Amurru (Occident) et Amorréens (Occidentaux) les régions et les populations situées à l'ouest de l'Euphrate (I, p. 330). Successeurs des Babyloniens, les Assyriens auraient remplacé les termes accadiens d'Amurru et d'Amorréens par des mots assyriens équivalents: *'Aribi* et *'Arab* ou *A'râb*. Et comme la région située à l'ouest de l'Euphrate est constituée, en très grande partie, par des terres désertiques habitées par des nomades, le nom de *'Aribi* désigna le Désert, et ceux de *'Arab* et *A'râb*, les populations errantes qui y vivaient.

De leur côté, les Egyptiens anciens employaient, on l'a vu, les termes de *Shasou* (Nomade) et de *Heriou-sha* (Ceux qui sont sur les sables), pour désigner les peuplades nomades des déserts de l'Est égyptien, de Sinaï et de Palestine.

Ainsi, le nom d'Arabe n'avait pas, à l'origine, la valeur ethnique ou linguistique qu'on lui connaîtra plus tard. Presqu'exclusivement descriptif, ce terme désignait, au premier millénaire av. J.-C., des groupes sociaux à

genre de vie spécial, des peuplades sémitiques *nomades*, araméennes, cananéennes ou amorréennes de langue, qui vivaient, sous la tente, dans les steppes et les oasis des déserts de Mésopotamie — Syrie — Palestine — Sinaï, par opposition aux sédentaires qui habitaient dans des maisons bâties.

La première inscription assyrienne mentionnant le nom d'Arabe est celle du roi Salmanasar III, qui conduisit, en 854, une expédition contre le roi araméen de Damas et ses alliés. Parmi ces derniers, est cité «Gindibu l'Arabe» (II, p. 205—206), dont le camp serait situé au sud-est de Damas.

D'après des données cunéiformes, la région de 'Aribi, du IX^e au VII^e siècle av. J.-C., «constitue la partie se situant le plus au Nord du pays de l'Arabie, entre la Syrie et la Mésopotamie, comportant la Palmyrène et le Wâdi Sirhân: les Arab, nomades ou cultivateurs d'oasis, l'habitent... L'oasis du centre, Adummatu, est... Dûmat al-Djandal dans le Djawf»,¹ dans le sud du Désert syrien.

Au temps des Perses achéménides (550—333 av. J.C.), l'arrière-pays de Gazza fut érigé en une division administrative appelée '*Arabâya*, qui s'étendait sur les déserts et les oasis du Nord arabe, depuis la frontière d'Egypte et la mer Rouge, au sud, jusqu'à l'Euphrate et le golfe Persique, au nord (II, p. 307—308).

A partir de l'expansion grec-macédonienne (330 av. J.-C.), les Grecs d'Egypte étendirent le nom d'Arabie à l'ensemble de la Péninsule arabique. Le nom d'Arabe commença, dès lors, à s'appliquer aux populations de l'Arabie centrale; mais celles-ci ne semblent l'avoir adopté que très progressivement.

Après la destruction du royaume arabo-araméen de Palmyre (273 ap. J.-C.), dont la langue était araméenne, les documents romains désignent les Nomades de la Péninsule arabique du nom de *Sarraceni* (Sarrasins). Ce nom, qui dériverait du mot «Sharqîne» (Orientaux), serait celui d'une tribu qui habitait à l'est du Djebel al-Sarât, au nord du Hidjâz.

A partir du II^e siècle ap. J.-C., le nom d'Arabe semble être adopté par les populations du Centre arabique. Vers les IV^e—V^e siècles, la langue proto-arabe d'Arabie centrale, qui donnera naissance à la langue du Coran, devint prépondérante dans toute la Péninsule, et le nom d'arabe désigna cette langue et ses divers dialectes.

Devenu une appellation générale et plus ou moins ethnico-linguistique, le nom d'Arabe, dans le sens de «nomade», fut désormais remplacé par celui de «Bédouin» (*Badawî*, de *bâdiat* — steppe), tandis que les sédentaires des oasis et des confins du Désert furent désignés du nom de «Hodr».

Toutefois, les populations sédentaires du Sud arabique (Yémen, Ha-

¹ H. von Wissmann, «Badw», *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle Edition, I, p. 908.

dramawt, etc.), et même celles de la Mecque et de Yathreb (future Médine), n'employèrent pas, avant l'Islâm, le nom d'Arabe pour se désigner elles-mêmes. Leurs groupements sociaux continuèrent à s'appeler respectivement du nom de leurs tribus ou de celui de leur habitat régional, et à désigner les Nomades du terme de «A'râb».

Au début du Ve siècle de notre ère, «les rois himyarites qui dominaient en Arabie méridionale s'intitulaient 'rois de Saba, de Raydan, de Hadramaut, de Yamanat (Yémen) et de leurs Arabes', c'est-à-dire des nomades qui vivaient sous la tente dans l'un ou l'autre de ces territoires».² Dans le Hidjâz, au VIIe siècle, Mahomet «lui-même n'utilise le vocable *d'rab* que pour les Bédouins».³

Conclusion. — Ainsi, les noms sémitiques de 'Arab ou A'râb, employés par les Assyriens au début du premier millénaire av. J.-C., désignaient, à l'origine, des individus ou des groupements sociaux qui mènent la vie nomade et vivent sous la tente, dans les steppes et les déserts ('Aribi) situés à l'ouest de l'Euphrate, à l'exclusion de tout concept ethnique, linguistique ou religieux. Appliqué, au début, aux peuplades errantes du Désert syro-mésopotamien, qui étaient araméennes de langue, ce nom a continué à désigner ces mêmes populations après leur arabisation linguistique, et s'est progressivement étendu, à partir de la fin du premier millénaire av. J.-C., aux nomades du Centre de la Péninsule arabique et aux sédentaires de ses oasis. Toutefois, les sédentaires du Sud arabique (Yémen, Hadramawt, etc.), et même ceux de la Mecque et de Yathreb (Médine), n'employèrent pas, avant l'Islâm, le nom de A'râb pour se désigner eux-mêmes.

Après l'expansion de l'Islâm hors d'Arabie, le nom d'Arabe, auréolé de gloire et de grandeur, sortira de son aire désertique et couvrira un immense espace de pays sédentaires, s'étendant du golfe Persique au Maroc atlantique. Il continuera, jusqu'à nos jours, à désigner les populations sédentaires et nomades de cette vaste partie du monde.

2. Le milieu géographique

a. Configuration et relief général

La Péninsule arabique (*Djazîrat al-'Arab* — «Ile des Arabes») est cette immense table désertique enfoncée, comme un coin, entre l'Afrique et l'Asie. Son périmètre total, d'environ 6000 kilomètres, embrasse une superficie de trois millions de kilomètres carrés, soit environ celle de la Méditerranée et de la mer Noire.

² René Dussaud, *op. cit.*, p. 15.

³ H. von Wissmann, *op. cit.*, p. 910.

Ce petit continent rectangulaire, plus africain qu'asiatique, a une longueur maximum, du Nord au Sud, de 2000 kilomètres; sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest, atteint 1500 kilomètres environ. Séparée de l'Afrique par la mer Rouge, de l'Inde par l'Océan Indien, de l'Iran par le golfe Persique, la Péninsule arabique tient au continent asiatique par sa partie septentrionale, dont les frontières flottantes s'enfoncent entre les deux branches du Croissant Fertile: la Mésopotamie et la Syrie. Par les déserts de Sinaï et de l'isthme du Suez, elle touche à l'Égypte africaine.

Bien que placée sur les routes intercontinentales qui unissent l'Asie à l'Europe et à l'Afrique, la Péninsule arabique, formée de terres desséchées, sablonneuses et arides, est moins une voie qu'une barrière entre les divers mondes qui l'avoisinent, comme entre les régions habitables qui la ceinturent.

A part la Syrie et la Mésopotamie, qui le coiffent au Nord, et les oasis de Najd, du Hidjâz, du Yémen, de Hadramawt et d'Oman (Umân), qui le ceinturent au Sud, tout le reste de ce petit continent forme un bloc de déserts arides et mal connus dans leur plus grande partie, et présente le même climat et les mêmes formes désertiques que le Sahara africain, dont il n'est d'ailleurs qu'un fragment à peine détaché. Dans ce vaste secteur, qui est l'un des plus secs et des plus chauds du monde, des pluies torrentielles tombent accidentellement; les ravins qui évacuent leurs flots déterminent les routes que suivent les caravanes.

Les espaces steppiques et désertiques de l'Arabie couvrent, presque en entier, la surface de la Péninsule. De même que l'Égypte, la Cyrénaïque et l'Afrique du Nord ne sont que peu de chose à côté du Sahara africain, de même la Syrie, la Mésopotamie et les régions périphériques du Sud, ne comptent guère, comme superficie, par rapport aux Déserts arabiques.

Le relief général de la Péninsule arabique présente une inclinaison générale vers la Syrie-Mésopotamie et le golfe Persique. Cette immense zone désolée ne possède ni un lac, ni un cours d'eau important dont le débit soit apparent et continu. Les eaux pluviales glissent sur les pentes arides des montagnes et disparaissent, absorbées par le sol sablonneux et par l'évaporation. Dans les parties élevées de Najd, du Yémen et d'Oman, il existe de petits cours d'eau permanents, dont les eaux servent aux irrigations. Les sources sont rares; mais, dans les parties basses des vallées, l'eau se rencontre à une faible profondeur. Les pluies manquent absolument pendant neuf mois de l'année; elles tombent ensuite à des époques qui diffèrent suivant les contrées et sont toujours torrentielles. Durant la saison sèche, les chaleurs sont supportables dans les cantons élevés; elles sont, par contre, très pénibles dans les parties basses. Les nuits sont presque toujours fraîches.

Les ressources naturelles de l'Arabie sont donc fort médiocres. C'est

grâce à sa situation entre l'Asie et le monde méditerranéen, situation qui lui donne une importance commerciale et stratégique considérable, que cette contrée déshéritée a constamment jouée, grâce à ses régions périphériques, un rôle appréciable. Quant au noyau central, où les groupes nomades servaient souvent de transporteurs ou de convoyeurs de caravanes, son rôle principal fut celui d'un réservoir d'hommes, qui déversa constamment son contenu vers les régions fertiles des pays voisins. Les migrations périodiques des nomades vers les pays sédentaires sont provoquées tantôt par le surpeuplement du Désert et tantôt par des disettes fréquentes, qui mettent les Bédouins hors d'état de subvenir à leur alimentation, déjà très rudimentaire. Expulsés par la faim ils cherchent refuge dans les pays favorisés, soit par infiltration, soit par la violence.

Aujourd'hui, les gisements de pétrole ont fait surgir, en Arabie, une richesse immense, mais inégalement répartie. D'autre part, dans ce pays de la Grande Route, les convois automobiles et les avions ont succédé aux caravanes de chameaux. Les pipes-lines apportent l'or noir de la partie orientale jusqu'à la côte méditerranéenne.

b. Divisions géographiques

Les divisions géographiques de l'Arabie ont varié suivant les époques, et suivant les lieux d'où on les envisage. Elles sont d'ailleurs aussi arbitraires les unes que les autres.

Sous les Ptolémées, les Grecs ont adopté une division tripartite, qui, vue d'Egypte, serait assez logique. L'ensemble de la Péninsule arabique est partagé en trois grandes zones: 1) Arabie Pétrée, au Nord (Déserts de Syrie, de Palestine et de Sinaï); 2) Arabie Déserte, au Centre (Hidjâz, Najd et plateau central); 3) Arabie Heureuse, au Sud (Yémen, Hadramawt, Oman ou Umân).

Les géographes arabes divisent leur «Djazîrat» ou Péninsule en quatre grandes régions naturelles. De part et d'autre d'une chaîne de montagnes, le Djebel As-Sarât, qui, partant du Yémen, se dirige, parallèlement à la mer Rouge, vers les déserts transjordanien, deux grandes zones distinctes s'étendent, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest. L'écran montagneux qui les sépare, c'est le *Hidjâz*, qui signifie «barrière». La zone Ouest est formée des basses terres qui côtoient la mer Rouge (le *Tihâma*); la zone Est est constituée par le plateau central, qui, à cause de son altitude (1500 mètres), est appelé *Najd*, qui signifie «élevé». A l'est du Najd, le plateau qui descend vers le golfe Persique forme une contrée appelée '*Urâd*, où prennent place les pays de *Yamâma* et de *Bahrâin*. Enfin, une quatrième contrée montagneuse, sur la côte sud et sud-est, abrite le *Yémen*, *Hadramawt*, *Oman*.

Dans l'ensemble, les divisions adoptées par les géographes arabes et grecs paraissent naturelles. Tout en nous en inspirant, nous considérons toutefois que la géographie et l'histoire partagent la Péninsule arabe en trois grandes zones: le Nord, le Centre et le Sud.

Le Nord arabe ou Arabie septentrionale. — Enfoncé entre les deux branches du Croissant Fertile (Syrie et Mésopotamie) et constitué par les déserts, les steppes et les oasis qui s'étendent du Sinaï et de l'Arabie Pétrée jusqu'à l'Euphrate, le Nord arabe est un prolongement du haut plateau arabe central, dont il n'est séparé que par une ligne idéale allant du nord de la mer Rouge au nord du golfe Persique. Dès l'aube de l'histoire, on l'a vu, l'évolution des peuplades de cette zone (Akhlamu, Krabiru, Araméens, Hébreux, Nabatéens, Palmyriens, Lakhmides, Chassânides, etc.), est étroitement liée à celle de leurs voisins sédentaires de Palestine — Syrie — Mésopotamie.

Le Centre arabe ou Arabie centrale. — Entre la mer Rouge, le golfe Persique, le Nord arabe et le Yémen, s'étend l'Arabie centrale ou Arabie Déserte, formée d'un haut et vaste plateau recouvert de sable et de coulées volcaniques et comprenant d'immenses étendues steppiques et désertiques. Ce bloc de déserts renferme quelques riches oasis intérieures, dont le climat est salubre et les eaux relativement abondantes.

Le Centre arabe comprend, à l'est, le plateau et les oasis de *Najd*, centre du royaume d'Arabie séoudite, et, sur le golfe Persique, la région d'Al Hasa, basse, sablonneuse, peu fertile, au climat chaud et insalubre. À l'ouest, sur la mer Rouge, sont les basses terres du *Hidjâz*, plaine côtière (Tihama), chaude, insalubre, peu fertile, large d'une cinquantaine de kilomètres et s'étendant depuis le Yémen jusqu'à l'Arabie Pétrée. C'est dans la région du Hidjâz que sont les villes saintes de l'Islâm: *La Mecque* et *Médine*.

Eparpillées sur leur vaste plateau sablonneux, pierreux et stérile, les peuplades nomades de l'Arabie centrale ont souvent cherché à en sortir pour s'introduire, de gré ou de force, dans les pays sédentaires du Nord (Croissant Fertile) ou du Sud (Yémen).

Le Sud arabe ou Arabie méridionale. — Formé de régions montagneuses et maritimes, cultivables et habitables, le Sud arabe comprend le Yémen, «Arabie Heureuse» des Anciens, sur la côte sud de la mer Rouge, le pays de *Hadramawt*, sur la côte de l'Océan Indien, et celui d'*Oman*, sur la mer de même nom.

Séparés de l'Arabie centrale et désertique par l'écran de leurs montagnes, le Yémen, Hadramawt, Oman, sont respectivement tournés vers la mer Rouge, l'Océan Indien et la mer d'Oman, et vers le monde africain et asiatique, situé derrière ces mers.

c. Absence d'unité géographique

Vue sur la carte, la Péninsule arabique présente un cadre admirablement fait pour favoriser la formation d'un grand Etat unifié. Cependant, les conditions physiques et le relief ont constamment condamné cette contrée au particularisme et à l'individualisme, et, par suite, au morcellement, ethnique, social et politique.

Les différences de climat et de relief créent, dans ce vaste ensemble, une opposition marquée entre les différentes régions. Une autre opposition, aussi nette, existe, d'une part, entre les diverses régions bien arrosées, où se développent des agglomérations sédentaires, agricoles et urbaines respectivement distinctes, et, d'autre part, les immenses étendues désertiques qui les séparent et les isolent et où dominent les peuplades nomades. Ces deux humanités antagonistes, façonnées par des conditions géographiques différentes, forment deux sociétés distinctes et opposées. Le Nomade guerrier regarde le Sédentaire pacifique comme une proie légitime; et le Sédentaire besogneux considère le Nomade pillard comme un ennemi naturel.

Les espaces désertiques, qui joignent les régions habitables de la périphérie, forment un gigantesque écran de terres inhospitalières. Véritable océan de sable, le plateau central possède, comme sa voisine liquide la Méditerranée, une série d'îles ou oasis intérieures et des péninsules ou régions bordières et fertiles, situées au nord et au sud. Mais, et tandis que les îles et les presqu'îles méditerranéennes sont tournées les unes vers les autres et communiquent facilement entre elles grâce à la mer, les oasis arabiques sont isolées par le désert et repliées sur elles-mêmes, et les régions fertiles de la périphérie, orientées par la nature dans des directions opposées, sont propulsées, comme par une force centrifuge, vers le monde extérieur. La façade syrienne regarde vers la Méditerranée et l'Occident; la façade mésopotamienne incline vers l'Iran et l'Asie; et la façade sud-arabique, négligeant presque les régions du nord, est plutôt orientée vers l'Afrique et vers l'Inde (I, p. 57-58).

Ainsi, tournées vers l'extérieur plutôt que vers l'intérieur, les régions périphériques de la Péninsule arabique ont toujours participé à la vie des pays étrangers, beaucoup plus qu'à celle du noyau central. Les déserts et les steppes, qui couvrent presque en entier cette Péninsule et en forment le centre géographique defont, de ce petit continent une contrée dépourvue d'unité intrinsèque.

II. Les Arabes préislamiques (*al-'Arab*).

Race, peuples et langues

1. *La race arabe*

a. Les Arabes de l'Islâm, septième vague d'expansion sémito-arabique

Nous avons vu que la Péninsule arabique est le centre d'expansion de tous les peuples sémites stabilisés, dans les temps anciens, en Babylonie, Assyrie, Syrie, Liban et Palestine. Dès le IV^e millénaire, on l'a vu, des vagues périodiques de cette race mobile, déferlant sur le Croissant Fertile, y avaient successivement déposé, au cours des siècles passés : 1) les Pré-Accadiens; 2) les Cananéens, Phéniciens, Amorréens et Accadiens; 3) les Amorrites-Babyloniens; 4) les Araméens, Hébreux et Chaldéens; 5) les Nabatéens; 6) les Ghassânides et les Lakhmides; sans compter les éléments anonymes infiltrés en Syrie-Mésopotamie et en Egypte. Dès la fin du III^e millénaire, on l'a dit, la sémitisation de l'ensemble du Croissant Fertile était déjà achevée (I, p. 208 et 350—351).

Dans la première moitié du premier millénaire av. J.-C., on le sait, les nombreuses langues sémitiques du Croissant Fertile et du Désert syro-mésopotamien (le cananéen, l'amorréen, l'assyro-babylonien, le phénicien, l'hébreu, etc.), avaient cédé la place au seul idiome sémito-araméen (II, p. 305). Près d'un millénaire plus tard, les peuplades nomades du Désert syro-mésopotamien et de ses confins sont arabisées par les Ghassânides et les Lakhmides, immigrés du plateau arabique. Après l'invasion des Arabes de l'Islâm, qui forment la *septième vague d'expansion sémito-arabique*, le Croissant Fertile, ainsi que l'Egypte et l'Afrique du Nord, seront arabisés.

b. Les Arabes, race linguistique

A la veille de l'expansion de l'Islâm, les habitants de l'Arabie, qui parlaient des idiomes et des dialectes d'origine sémitique, appartiennent à la famille ou race sémitique, qui, comme les races latine, anglo-saxonne ou slave, est essentiellement linguistique (I, p. 109—113). Du point de vue des caractères physiques et psychiques, les Sémites d'Arabie, comme les Sémites araméens du Croissant Fertile, se distinguent les uns des autres par de multiples différences, suivant les régions géographiques où ils sont établis.

Avant de parler des origines ethniques des Arabes d'Arabie, sur la foi des traditions bibliques et arabes, des légendes locales et des écrits des Grecs, nous allons voir ce que nous révèle, à ce sujet, la science anthropologique.

La pureté raciale des Sémites d'Arabie, même ceux de l'intérieur de la Péninsule, est repoussée par la science. S'ils s'apparentent au point de vue linguistique, ils sont loin de présenter la même parenté au point de vue anthropologique. De même que l'Arabe, le Syrien et le Mésopotamien, qui sont des Sémites, diffèrent physiquement les uns des autres, de même les Arabes du nord, du centre et du sud de la Péninsule sont loin d'être ethniquement homogènes, et comprennent des spécimens qui se rattachent aux races physiques les plus diverses, témoignant d'une hérédité complexe et plus ou moins étrangère.

« Dans l'espace des temps historiques, les habitants de l'Arabie ont fait si rarement l'expérience des invasions étrangères et presque toujours à la périphérie, et les effets de celles-ci ont été si légers, alors que les conditions de vie étaient si vivement et uniformément sévères, que sa civilisation est exceptionnellement homogène... Il n'est pas étonnant alors que nos auteurs, les historiens comme les philologues, se soient contentés d'admettre sans examen la pureté raciale d'un peuple arabo-sémite.

Et pourtant, au point de vue de l'anthropologie, les peuples arabes représentent plusieurs types raciaux discernables. Ses données, y compris les mensurations de la tête et du crâne sur les anciens et les modernes, montrent des différences reconnaissables à l'intérieur de la Péninsule et font aussi reconnaître des affinités de groupes avec les races du dehors de la Péninsule, qui établissent des origines diverses. Il paraîtrait presque certain que la tradition arabe de Adnan et de Qahtan a été pour conserver la mémoire de deux ancêtres distincts de race...

Trois races ont clairement contribué au sang arabe: le Hamite noir du Sud, l'Arménoïde à tête ronde, le Méditerranéen à tête étroite. L'imagination populaire occidentale... demande que l'Arabe appartienne à un type moyen, ressemblant à une sorte de beau juif, c'est-à-dire un fin nez aquilin, une chevelure brune, ondulée... C'est l'Arménoïde, dont l'aire d'évolution est probablement l'Asie Mineure. Les rois Himyarites du IV^e siècle, dans l'Arabie du Sud, étaient de cette race arménoïde à en juger par leurs monnaies...

Par ailleurs, la plupart des tribus arabes du Nord n'ont pas du tout la tête ronde, le nez aquilin des Arménoïdes. Ce sont des Méditerranéens, caractérisés par le crâne long et étroit. Des restes de squelettes qui ont été exhumés suggèrent que c'était un type arabe commun, peut-être le plus commun aux premiers siècles de notre ère.

Encore différents sans doute étaient les premiers habitants de l'Arabie

du Sud-Ouest, les indigènes de type brun, aux affinités marquées avec les Abyssins . . . Les Sabéens, les Minéens et les autres, qui disparurent avant la levée des Himyarites, peuvent bien avoir en partie appartenu à cette ancienne souche. Leurs inscriptions sont en caractères dont les caractères éthiopiens sont un développement direct. Les survivances dialectales de leurs langues sont, en Arabie du Sud, parlées exclusivement par les tribus hami-tiques et, bien que maintenant ces langues soient grandement arabisées, elles sont encore incompréhensibles pour les Arabes du Nord.»⁴

Pour la science anthropologique, les Arabes d'Arabie sont donc un produit composite, un «mélange stabilisé», dont les éléments formateurs sont constitués par des Méditerranéens, résidus d'autochtones préhistoriques, des Hamites d'Afrique et des Arménoides d'Asie Mineure. Ce serait à ce brassage, et surtout à la diversité des régions qu'ils habitent, que les Arabes d'Arabie doivent les différents types physiques qui caractérisent leur race.

c. La race arabe et l'influence du milieu géographique

A l'occasion de l'expansion militaire et démographique des Arabes d'Arabie dans les divers pays qui adopteront leur langue, leur religion et un grand nombre de leurs coutumes, il n'est pas sans intérêt de rappeler ici quelques causes générales, lois constantes ou vérités historiques permanentes, que nous avons déjà exposées dans l'Introduction générale de cet ouvrage et résumées ci-dessus (p. 25—28).

La race physiquement pure est pratiquement inexistante; ses représentants ont disparu, dès les époques préhistoriques, à la suite des migrations et des croisements répétés. Les caractères physiques et psychiques sont modelés par l'action combinée de l'hérédité et du milieu physique. Ce milieu résulte à la fois du climat, de la nature et de la configuration du sol, en même temps que de la situation géographique. Tous ces facteurs agissent simultanément sur l'activité des hommes, par l'influence qu'ils exercent sur leurs conditions d'existence et sur l'orientation de leur activité.

D'où il suit que l'établissement prolongé d'un groupe social dans un même milieu physique, marque les individus d'un certain nombre de traits communs, de caractères physiques et psychiques particuliers, que l'hérédité transmet. Ces caractères instinctifs et relativement permanents, qui composent le type propre de la race et distinguent un peuple d'un autre, exercent, à leur tour, une influence déterminante sur ses conceptions sociales, religieuses et artistiques, ainsi que sur son activité politique et sa vie économique. Ce sont les caractères psychologiques et moraux, bien plus que les caractères physiques, qui distinguent les groupements sociaux

⁴ Bertram Thomas, *Les Arabes*, p. 253, 254 et 255.

ou peuples. Ces derniers ne sont, en somme, que des mélanges ethniques «stabilisés» par le milieu géographique.

D'autre part, lorsque, dans le cadre d'un même habitat, dont les conditions physiques demeurent relativement invariables, des causes accidentelles ont modifié la vie, l'évolution historique et l'organisation politique et sociale d'une société et transformé ses habitudes ancestrales et ses institutions, cette transformation est, en principe, superficielle, et n'affecte, en général, que les caractères accessoires et sociaux (langue, religion, mode de vie, etc.), qui sont essentiellement variables. Par contre, les caractères instinctifs, c'est-à-dire l'âme d'un peuple, demeurent immuables.

Cette transformation externe, lorsqu'elle est consécutive à une importante immigration d'éléments ethniques allogènes, peut souvent, par l'effet des croisements, affecter la vitalité du peuple, en rajeunissant le sang et non la race. Mais cette modification est essentiellement temporaire; la science moderne lui assigne une durée moyenne de trois générations, soit une centaine d'années environ. Au terme de ce délai, le caractère national, façonné par le milieu physique, reprend le dessus et marque de nouveau de son empreinte les envahisseurs étrangers, ainsi que les produits ethniques nés de leurs croisements avec les autochtones. Et si le peuple qui reprend ses caractères originels conserve quelques-uns des caractères accessoires qu'il a acquis à la suite du choc qui l'avait remué, tels que la religion et ses pratiques, la langue, les modes de vie, par contre, les caractères instinctifs ou fondamentaux, tels que le sentiment religieux, la vie psychique et affective, la mentalité, seront ceux des autochtones antérieurs.

Tel a été le résultat des mélanges ethniques que nous avons vu s'effectuer, à maintes reprises, dans les pays du Proche-Orient, tout au long des nombreuses périodes historiques dont nous venons de retracer l'évolution. Et tel sera aussi le résultat des transformations politiques, religieuses et sociales, consécutives à l'invasion des Arabes dans les divers pays de l'Asie antérieure, de l'Egypte et de l'Afrique du Nord. Un siècle ou deux après l'expansion des Arabes de l'Islâm, ces divers pays conquis, arabisés et islamisés, recouvrent progressivement leurs caractères nationaux, leur individualité et leur personnalité respectives, dans le sein du monde arabe et islamique.

Outre les liens linguistiques, la parenté qu'on admet entre les divers groupes arabes de la Péninsule découle de caractères généraux communs, modelés par des conditions d'existence similaires, qui sont elles-mêmes déterminées par des conditions physiques communes. Mais la diversité de relief et de climat, dans un pays immense, marque les divers groupes humains qui l'occupent de caractères psychologiques et moraux assez distincts. A part les différences dues à la géographie régionale, qui distinguent les Arabes du Nord de ceux du Centre et du Sud, les divers groupes

géographiques de l'Arabie se sont toujours divisés, comme aujourd'hui, en deux grands types principaux, respectivement modelés par des conditions de vie différentes: les *Nomades*, occupant les vastes espaces désertiques, et les *Sédentaires*, groupés dans les oasis, où ils s'adonnent à la vie agricole et au commerce.

« Cette distinction est tout à fait essentielle . . . Les nomades, ou, comme on les appelle généralement, les Bédouins, ont . . . un genre de vie, des coutumes et des mœurs qui sont exactement aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a plusieurs milliers d'années . . . Comme aux temps bibliques, ils vivent en tribus, se déplaçant à mesure que leurs troupeaux ont épuisé le sol où elles étaient momentanément campées. L'Arabe sédentaire se modifie, au contraire, suivant les lieux et les populations très variés avec lesquels il est en contact . . . La seule distinction pratique que l'on puisse établir actuellement entre les Arabes, en dehors de la distinction fondamentale dont nous avons parlé plus haut, est celle qui prend pour base le pays où ils habitent . . .

L'Arabe des régions centrales de l'Arabie est celui qui, malgré ses mélanges répétés avec des nègres, semble être resté le plus semblable à ses ancêtres des premiers âges, surtout si on le considère à l'état nomade . . . Ces nomades . . . sont restés tels que nous pouvons nous les représenter d'après les récits bibliques ou les descriptions d'Hérodote . . . Les Arabes nomades ont toujours vécu, comme aujourd'hui, en petites tribus placées sous l'autorité patriarcale d'un chef, nommé Cheikh ou seigneur, qui est un des chefs de famille de la tribu . . . Les deux occupations exclusives des nomades sont la guerre et l'élevage des troupeaux . . . Les qualités et les défauts des Arabes nomades sont naturellement les qualités et les défauts engendrés par leurs conditions d'existence . . . Ce fut d'ailleurs grâce à ces instincts enracinés de guerre et de pillage que les Arabes nomades devinrent d'excellents guerriers sous les successeurs de Mahomet et firent rapidement la conquête du monde. Dans les conditions nouvelles où ils se trouvèrent soumis, leurs instincts primitifs restèrent invariables, car le caractère d'un peuple ne change guère, mais ils se manifestèrent sous des formes nouvelles: l'amour du pillage devint l'amour des conquêtes . . . Mais ce ne fut pas certainement chez eux que se recrutèrent les savants et les artistes qui donnèrent un si brillant éclat à la civilisation des disciples du Prophète . . . Si, comme nous le croyons, les caractères psychologiques suffisent à établir des différences profondes entre les hommes, on peut dire que l'Arabe sédentaire et l'Arabe nomade forment deux races véritablement séparées par un abîme. »⁵

⁵ G. Lebon, *La Civilisation des Arabes*, p. 36—44.

2. *Les plus anciennes populations d'Arabie*

A proprement parler, il n'y a eu d'Arabie qu'à partir du moment où toutes les tribus arabes de la Péninsule ont été organisées et réunies dans un Etat sur le territoire arabique, c'est-à-dire à dater de Mahomet. Cependant, pour mieux comprendre l'évolution historique des Arabes d'Arabie après l'apparition du Prophète, il importe de remonter aussi haut que possible dans le temps et de passer brièvement en revue les peuples qui se sont succédé, dans le Nord, le Centre et le Sud arabiques, depuis les époques les plus reculées dont il nous soit resté des traces.

Il est incontestable que l'Arabie a été peuplée à une époque où son sol n'était pas encore caillouteux et sableux et son climat brûlant. Elle a dû subir, on l'a vu (I, p. 91-93), les vicissitudes du Sahara africain, déjà peuplé à une époque où il était sillonné de cours d'eau, et celles de la Mésopotamie, qui était encore, en des temps historiques, ravagée par des déluges fréquents. Dès le quatrième millénaire, on le sait, l'Arabie était déjà soumise au dessèchement qui caractérise son climat actuel. Et ce dessèchement n'a fait qu'augmenter depuis lors. Ces conditions naturelles, jointes à la configuration qui isole la Péninsule arabique par ses trois côtés, ont fait de celle-ci comme une sorte d'aire géographique propre à imprimer des caractères spéciaux aux populations qui l'habitent et à déterminer la formation d'une race ou groupe humain particulier.

a. *Arabes disparus, Arabes restants ou purs et Arabes arabisés*

Abul-Fidâ et les autres historiens arabes reconnaissent trois couches successives de populations dans l'Arabie antéislamique: 1) *les Arabes disparus*; 2) *les Arabes restants* ou purs; et 3) *les Arabes arabisés*.

Arabes disparus. — D'après les traditions arabes communément admises, l'Arabie fut habitée, à l'origine, par une race primitive d'autochtones, dont la plus grande partie, appelés «les Arabes disparus» (*al-'Arab al-bâ'ida*), auraient quitté le pays à des époques très reculées, tandis que les autres, qui demeurèrent dans le pays, sont «les Arabes restants» (*al-'Arab al-bâqia*).

Aux Arabes disparus, dont nous dirons un mot plus bas, succèdent deux grands groupes ethniques, descendant chacun, en ligne directe, de l'un ou de l'autre de deux héros mythiques: *Kahtân*, ancêtre éponyme des Arabes restants, et *'Adnân*, celui des Arabes arabisés.

Arabes restants ou purs. — Une opinion communément avancée attribue à *Kahtân*, ancêtre des Arabes du Sud, une généalogie remontant à Sem, fils de Noé. Les descendants de *Kahtân*, qui seraient une fraction des «Arabes restants», sont en général appelés «les Arabes purs» (*al-'Arab*

al-'âriba). Ce sont les tribus du Yémen, dont le domaine territorial est le Sud arabe (Yémen, Hadramawt, etc.).

Saba', arrière-petit-fils de Kahtân, est le père de Himyar. Les Sabéens, Minéens et autres peuples des anciens Etats du Sud, sont considérés comme les descendants de Himyar.

Arabes arabisés. — Les descendants de 'Adnân, dont la généalogie remonte à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar (I, p. 384), sont appelés «les Arabes arabisés» (*al-'Arab al-mutaarriba* ou *al-musta'riba*). Ce sont les Arabes du Centre (Hidjâz et plateau arabe), dont les ancêtres seraient venus du nord de la Péninsule. Les descendants de 'Adnân seront les éponymes de diverses tribus arabes. A Nizâr, petit-fils de 'Adnân, succède Mûdar, qui laisse Kinâna, dont *Kuraysh*, le clan du Prophète, formait une subdivision.

Rien, dans les connaissances actuelles, ne permet de confirmer ou d'infirmer ces traditions. Cependant, les différents types raciaux attestés en Arabie par l'anthropologie, les migrations des Sémites d'Arabie vers les pays sédentaires, et enfin les traces babyloniennes et abyssines dans les idiomes et les croyances religieuses du Yémen antique, nous permettent de conclure que la classification mentionnée plus haut est, dans ses grandes lignes, très probablement exacte.

Ainsi, et sur la foi des traditions admises par les historiens arabes, Kahtân, ancêtre des Arabes du Sud, paraît beaucoup plus près que 'Adnân, ancêtre des Arabes du Hidjâz, de la qualité d'Arabe authentique. D'autre part, le Sud arabe, en particulier le Yémen, avait tenu, jusqu'à l'Islâm, le premier rang dans l'histoire et la civilisation de l'Arabie ancienne. C'est grâce au Prophète, qui appartient à la tribu 'adnanide de Kuraysh, que le Hidjâz et son idiome passeront, après l'apparition de l'Islâm, au premier plan en Arabie.

b. Les Arabes disparus

Les Arabes disparus comprennent l'ensemble des tribus sémito-arabiques qui, à des époques très reculées, avaient successivement émigré de la Péninsule vers les pays sédentaires du Nord. Nous les avons déjà vus, au cours des IV^e, III^e et II^e millénaires avant J.-C., sous les noms d'*Accadiens*, *Canaanéens*, *Phéniciens*, *Amorréens*, *Amorrites*, *Araméens*, *Hébreux*, *Nabatéens*, etc., s'introduire dans les régions du Croissant Fertile et fusionner avec les sédentaires autochtones de Babylonie, Palestine, Liban, Syrie, Chaldée, Transjordanie, Palmyrène, au milieu desquels ils s'étaient stabilisés.

Suivant les légendes arabes conservées à l'époque musulmane, les principales tribus «disparues» sont celles de 'Aad, *Thamûd*, *Iram*, *Amâlik*,

Tasm, Djadis, Amîm, Djorhom, Hadramawt, etc. Ces différentes tribus sont divisées en deux groupements principaux, descendant respectivement de deux fils de Sem: *Laoûz* et *Aram*. Laoûz serait l'ancêtre des Amâlîk, tandis qu'Aram serait celui de toutes les autres tribus «disparues», que nous venons de mentionner.

Les Amâlîk. — Les Amâlîk (Amâlîka), les Amalécites de la Bible, descendants de Laoûz, fils de Sem, selon les Arabes, d'Esau, fils d'Isaac et frère de Jacob ou Israël, selon la Bible, sont très anciens. Ils occupaient une vaste zone comprenant le nord du Hidjâz, l'Arabie Pétrée, la péninsule du Sinaï et le sud de la région transjordanienne, très peuplée et très prospère jusque vers 2200 avant J.-C. Les Israélites de Moïse ont rencontré les Amâlîk dans la péninsule sinaïtique et à l'est de la mer Morte. Saül et David furent continuellement en guerre avec eux. La Bible les appelle «le principe des nations».

C'est de la zone arabique occupée par les Amâlîk que seraient partis, vers 2900, les Cananéens — Phéniciens vers les côtes de Palestine et du Liban, les Amorréens vers les plaines de Syrie, et les Accadiens vers le Moyen Euphrate (I, p. 206, 218—221). C'est aussi de cette zone arabique que, vers 2400, d'autres Sémites, les Amorrites, auraient émigré vers les pays de l'Euphrate et du Nil. Nous avons vu, en effet, au cours des derniers siècles du III^e millénaire, surgir, en Asie antérieure, de vastes mouvements de peuples qui provoquèrent, en Mésopotamie et en Egypte, l'irruption des Sémites d'Amurru (Syrie) ou Amorrites. Renforçant les Sémites mésopotamiens locaux ou Accadiens, les Amorrites, qui seraient des Amâlîk, ont fondé, vers 2105, la première dynastie de Babylone, dont Hammurabi (vers 2000) est le plus grand représentant. Les noms des souverains de cette dynastie, on l'a vu, s'apparentent, plus ou moins, aux noms primitifs des Proto-Arabes du Centre arabique. Samu Abi, fondateur de la dynastie, se dit en arabe: Abi-Sem. En outre, la langue du royaume de Hammurabi est, de toutes les langues sémitiques, celle qui a le plus d'analogie avec la future langue arabe. Rappelons toutefois que la langue proto-arabe de ces époques reculées n'est pas encore celle du Coran, dont vingt-sept siècles la séparent (I, p. 293—296).

C'est autour de 2400 que les mêmes mouvements de peuples avaient lancé, vers l'Egypte, des populations asiatiques, parmi lesquelles les découvertes modernes révèlent la présence d'un élément important de populations sémitiques, sédentaires et nomades, qui s'étaient introduites dans le Delta. Pendant cette période d'anarchie, deux rois ou pharaons seraient des Sémites, probablement des Amâlîk, et portent des noms proto-arabes: *Khendy* et *Talal* (I, p. 271—273).

Ce sont aussi des nomades ou Amâlîk d'Arabie Pétrée et du Sinaï, renforcés par leurs frères ou cousins sédentaires et nomades de Canaan,

Phénicie et Syrie, qui, vers 1700, sous le nom de Hyksôs, ont envahi l'Égypte et asservi ce pays pendant près d'un siècle (I, p. 415—416).

Enfin, c'est du pays des Amâlik qu'auraient essaimé les Nabatéens (vers 500 avant J.-C.) et les Ghassânides-Lakhmides (vers 200 ap. J.-C.), qui s'installèrent, les uns et les autres, dans les déserts de Palestine — Syrie — Mésopotamie et dans les confins cultivés de cette vaste zone (III, p. 64—65 et 341—342).

Les Araméens. — Après les Amâlik, descendants de Laoûz, le second groupement des Arabes disparus est celui de leurs cousins, les *Araméens*, descendants d'Aram, fils de Sem. Nous les avons vus, sous le nom d'Akh-lamu ou d'«Araméens errants», dès 2000, errer dans les déserts syro-mésopotamiens et ravager les pays cultivés du Croissant Fertile (I, p. 380—381). Leur centre d'expansion serait vraisemblablement le pays de Najd, dont le nom signifie: élevé, haut, d'où, probablement, leur nom d'Araméens, c'est-à-dire les gens du pays haut ou Montagnards. Remontant vers la Basse Mésopotamie, où ils auraient fondé un centre d'expansion, les Araméens, qui essaimèrent vers le nord et l'ouest, finirent, au bout de plusieurs siècles, par se stabiliser en Mésopotamie (Chaldéens ou Néo-Babyloniens), en Syrie (Araméens) et en Palestine (Hébreux et Israélites) (II, p. 130—135).

C'est à la tête d'un petit clan du groupe des Khabiru, qui faisait partie de la vague araméenne, qu'Abraham, citoyen d'Ur, en Sumérie, partit, on l'a vu, vers le pays de Canaan. Ce clan des Brahmanides, dont sortiront les Hébreux et les Israélites, donnera également naissance, par Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, aux Ismaélites ou 'Adnanides du Hidjâz, futurs Arabes de l'Islâm (I, p. 381—384).

Après la stabilisation des Araméens en Mésopotamie et en Syrie, où ils fondèrent de nombreux petits royaumes, leur dialecte, effaçant progressivement les divers dialectes sémitiques de ces contrées, devint, on l'a vu, à partir du premier millénaire avant J.-C., la langue commune des pays du Croissant Fertile. Les Israélites eux-mêmes, qui semblent avoir adopté la langue cananéenne de Palestine, dont l'hébreu n'est qu'un rameau, finirent, eux aussi, par l'abandonner pour l'araméen. Nous savons que c'est l'araméen que parlaient Jésus et les Apôtres.

Aux Araméens, les Arabes rattachent aussi les autres tribus «disparues», que nous avons mentionnées plus haut: 'Aad, Thamûd, Tasm, Djadis, Amim, Djorhom, Hadramawt, etc.

De même que les Arabes «disparus» avaient émigré vers le Nord, à des époques successives et à intervalles plus ou moins périodiques, de même une partie d'entre eux seraient revenus, par la suite, à des époques différentes et pour des raisons diverses, s'établir dans le pays de leurs ancêtres. Ils y rentrèrent, après des siècles d'absence, parlant des dialectes

sémitiques modifiés au contact des populations septentrionales, et, par suite, différents de ceux du Centre et du Sud arabiques, qui avaient, eux aussi, évolué pendant ce temps. En adoptant ces derniers idiomes, ils sont qualifiés, par les autochtones, d'Arabes «arabisés».

3. *Les langues de l'Arabie antéislamique*

Avant l'islâm, et dès les plus hautes époques, l'Arabie possédait plusieurs langues et dialectes appartenant, on le sait, à la famille des langues sémitiques, qui fait partie elle-même d'une famille chamito-sémitique plus large, comprenant, entre autres, l'égyptien ancien.

Les langues dites sémitiques, dont plusieurs idiomes sont aujourd'hui des langues mortes (l'assyro-babylonien, le cananéen ou phénicien, l'amoréen, l'araméen, etc.), sont actuellement représentées par les parlers arabe, éthiopien et hébreu. Selon certains linguistes, tels que Brockelmann, toutes ces langues sémitiques dériveraient d'une langue commune qui aurait disparu (I, p. 103—104). Comme toutes les langues mères, cette langue sémitique primitive s'était fractionnée, avant de disparaître, en plusieurs idiomes et dialectes, qui lui ont progressivement succédé.

«L'Arabie ancienne», écrit B. Thomas, «avait de nombreuses langues appartenant toutes à une famille sémitique, bien que parlées par des peuples qui semblent avoir eu des origines raciales différentes... (Ces) diverses langues arabes n'étaient pas de simples dialectes locaux. Il existait entre elles des différences comparables à celles qui divisent les langues romanes. Il y eut sans doute un ancien parler sémitique générateur, correspondant à l'ancêtre latin des langues romanes.»⁶

a. *Dans le Centre et le Nord arabiques*

Avant l'expansion de l'islâm, le groupe linguistique *arabe* couvrait déjà le centre et le nord de la Péninsule, englobant les régions du Hidjâz et de Najd, le plateau arabe central et les Déserts syro-arabiques. Dans cette vaste zone, les idiomes et les dialectes arabes, dont nous parlerons plus loin, sont aussi nombreux que variés.

A l'intérieur de la famille des langues sémitiques, le groupe linguistique arabe «tient le milieu entre le sémitique méridional (sud-arabique et éthiopien) et le sémitique du Nord-ouest (hébreu, ugaritique, araméen), et a des points communs avec ces deux groupes... Par ailleurs, l'arabe partage avec le sémitique du Nord-ouest... certains traits qui n'existent pas en sud-arabique et en éthiopien.»⁷

⁶ Bertram Thomas, *Les Arabes*, p. 22.

⁷ C. Rabin, «'Arabiyya», *Encyclopédie de l'islâm*, Nouvelle Edition, I. p. 580.

b. Dans le Sud arabique

Dans le Sud arabique ou Arabie Heureuse (Yémen, Hadramawt, etc.), les inscriptions sabéennes et himyarites nous montrent, dans le Yémen du premier millénaire av. J.-C., des communautés sédentaires et urbaines, écrivant sur le bois et la pierre. De ces communautés organisées en principautés, avec des dynasties qui remontent à 1000 av. J.-C., les Sabéens et leurs successeurs les Himyarites sont les plus renommés.

Les inscriptions sabéennes et himyarites nous montrent également que l'idiome sud-arabique est sémitique et tient le milieu entre l'arabe du Hidjâz et l'éthiopien. «Contrairement à une opinion largement répandue, le sud-arabique ancien est un groupe linguistique entièrement différent de l'arabe... Le sud-arabique et l'éthiopien ont cependant quelques traits communs avec l'accadien (assyro-babylonien) que l'arabe ne partage pas.»⁸

Dans les inscriptions sabéennes et himyarites mentionnées plus haut, «les mots sont séparés par une barre verticale. On n'a remarqué aucune modification dans la forme des lettres depuis les anciennes inscriptions jusqu'aux plus récentes. L'alphabet himyarite est très voisin de l'éthiopien... Une étude attentive de l'alphabet himyarite permet de reconnaître en lui un dérivé du phénicien. Certaines lettres offrent une ressemblance singulière avec le phénicien le plus archaïque.»⁹ Nous avons vu que, si l'alphabet sabéen ne dérive pas de l'alphabet phénicien, il existe entre eux des traits communs qui témoignent d'une parenté à l'origine (I, p. 84).

Avant l'Islâm, les idiomes sud-arabiques, qui étaient ceux d'une vieille civilisation urbaine et commerciale et d'une hégémonie économique et politique qui couvrait souvent l'ensemble de la Péninsule, jouissaient d'un prestige supérieur à l'idiome arabe, dont la forme la plus correcte était parlée, non dans les agglomérations sédentaires, comme La Mecque ou Yathreb (Médine), mais parmi les Nomades. Aussi, et bien qu'à la veille de l'Islâm les idiomes arabes du Centre étaient déjà connus dans le Sud, l'Islâm et son idiome auront-ils beaucoup de peine à s'implanter au Yémen et dans les autres régions du Sud arabique.

c. Conclusion

Disséminés dans les nombreuses régions de la Péninsule, les divers idiomes et dialectes sémito-arabes, avant l'Islâm, tendaient chacun à devenir une langue nationale ou supertribale et à s'imposer aux autres idiomes arabiques. Des circonstances particulières portèrent l'un de ces dialectes à devenir une langue nationale et à reléguer les autres au rang de patois.

⁸ C. Rabin, *op cit.*, p. 579.

⁹ G. Salomon, «Yémen», *La Grande Encyclopédie*, 31, p. 1272.

C'est pourquoi «on a pu dire qu'une langue était un dialecte qui avait réussi».

Dans l'Italie antique, parmi les nombreux dialectes dits «italiques» nés d'une langue indo-européenne disparue, le *latin* était primitivement le dialecte du Latium, c'est-à-dire de la plaine environnant Rome. A mesure que se développait la puissance romaine, le dialecte latin est devenu la langue littéraire et officielle de l'Italie. Mais, avec l'extension de l'Empire romain, ce latin classique s'est altéré au contact des langues parlées par les peuples conquis et par la plèbe romaine et s'est segmenté en différents idiomes, pour devenir ce qu'on appelle les «langues romanes», qui, à leur tour, ont respectivement donné naissance à de nombreux dialectes. En Italie, c'est le dialecte toscan qui est devenu l'*italien* officiel, grâce à l'influence littéraire exercée par Dante, Pétrarque et Boccace. En France, c'est le *français*, dialecte de Paris, qui est devenu langue nationale, parce que le comte de Paris est devenu roi de France.

Nous allons voir, dans le chapitre qui suit, l'évolution de l'idiome arabe depuis les origines, ainsi que les facteurs qui ont contribué à son ascension au rang de langue littéraire et nationale et à son expansion en Arabie et au dehors. Nous verrons également, plus loin, les langues de l'Orient méditerranéen antéislamique, qui sera arabisé après l'expansion de l'Islâm et dont les langues, avant cette expansion, étaient représentées par l'araméen dans le Croissant Fertile et le copte dans la Vallée du Nil.

III. La langue arabe, depuis les origines.

Evolution et expansion

La langue arabe (*al-'arabiyya*), qui apparut, tout à coup, au commencement du VI^e siècle, comme une langue complète, achevée, avait son individualité et son évolution, dès la plus haute antiquité.

Comparé à la pauvreté des autres langues sémitiques, l'arabe possède une richesse étonnante de mots et des séries de synonymes. C'est que cet idiome s'est formé chez les diverses tribus de la Péninsule, et chaque tribu avait son dialecte. Comme les populations se rencontraient au pèlerinage antéislamique de la Kaaba, à la Mecque, une fusion progressive des divers dialectes s'était opérée au cours des siècles antérieurs. D'autre part, la pureté de la langue arabe, par rapport aux autres langues sémitiques, tenait surtout au fait de l'isolement de la Péninsule, où les migrations ou invasions étrangères n'avaient presque jamais pénétré.

Les diverses formes de la langue arabe, depuis les origines, appartiennent à trois stades différents: l'arabe *pré-classique*; l'arabe *classique et littéraire*; et l'arabe *vulgaire post-classique*.

1. L'arabe pré-classique

L'arabe pré-classique comprend: l'arabe *primitif* ou proto-arabe et l'arabe *ancien*.

L'arabe primitif ou proto-arabe. — «Les plus anciens documents en arabe sont quelque 40 noms propres figurant dans les récits assyriens de batailles contre les Aribi, . . . pendant les années 853—626 av. J.-C. . . . Presque tous peuvent être identifiés comme étant arabes.»¹⁰ Peu connu, l'arabe primitif ou proto-arabe s'est conservé jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'arabe ancien. — A l'arabe ancien appartenait très probablement l'idiome des «Arabes purs» (*al-'Arab al-'âriba*) et des «Arabes disparus» (*al-'Arab al-bâ'ida*), dont les «Arabes arabisés» (*al-'Arab al-musta'riba*), selon les historiens arabes, adoptèrent le pays et le langage.

«A l'époque de l'arabe ancien appartiennent deux inscriptions en caractères nabatéens, mais pratiquement en pur arabe: l'une à *Higrâ*

¹⁰ C. Rabin, *op. cit.*, p. 580

(... actuellement Madâ'in Sâlih), au Hidjâz septentrional, datée de 267 de notre ère...; l'autre est l'inscription d'Imru'l-Kays, 'roi de tous les Arabes', à al-Namâra (au sud-est de Damas), datée de 328 de J.-C.»¹¹

2. *L'arabe classique et littéraire*

L'arabe classique et littéraire comprend l'arabe de la poésie ancienne et du Coran et l'arabe de la littérature islamique.

Aux IV^e, V^e et VI^e siècles ap. J.-C., apparut la forme d'arabe que nous appelons aujourd'hui *classique*. «Employée par les poètes de la Djâhiliyya, dont de nombreux étaient Bédouins et quelques-uns de confession chrétienne ou juive, cette langue devint l'instrument d'expression de la suprême pièce maîtresse de l'Islam, le Kur'ân, et des grandes œuvres de la littérature arabe durant les époques suivantes.»¹²

«Wellhausen suggère, avec toute apparence de raison, que l'arabe classique fut répandu par les Chrétiens de Hira... La cour de Hira restait un centre d'attraction des poètes bédouins: cela favorisa le développement et l'unification de la langue poétique...»

Pour ce qui est de l'origine de la langue poétique elle-même, la tradition musulmane ancienne l'a cherchée dans diverses tribus... Il est néanmoins hors de doute qu'à la fin du VI^e siècle, c'était un dialecte purement littéraire, distinct de tous les idiomes parlés, et super-tribal... Sa continuité était assurée par les rhapsodes professionnels ou *râwîs*. La langue était pratiquement uniforme dans toute l'Arabie.»¹³

Entre cet idiome littéraire et «super-tribal», commun à toute l'Arabie, et le dialecte hidjâzien du temps du Prophète Mahomet, la langue du Coran se tiendrait à mi-chemin.

Devenue, grâce à l'Islâm, une langue sacrée, celle dans laquelle Allâh (Dieu) s'est exprimé pour transmettre à Mahomet le texte du Coran, «la langue littéraire arabe a été standardisée académiquement à partir des IX^e et X^e siècles... Les savants des premiers siècles de l'Islam... ont pris pour point de départ le texte historiquement authentique du Kur'ân,... qui fut recensé, enregistré et publié officiellement au VII^e siècle... Mais le principal effort des savants des VIII^e, IX^e et X^e siècles fut axé sur... des éléments de littérature pré-islamique»,¹⁴ tels que poésie, discours des 150 dernières années de la Djâhiliyya, etc.

¹¹ C. Rabin, *op cit.*, p. 582.

¹² G. Rentz, «Djazirat al-Arab», *Encyclopédie de l'Islâm*, Nouvelle Edition, I, p. 566.

¹³ C. Rabin, *op. cit.*, p. 583.

¹⁴ M. Khalafallah, «Arabîyya», *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle Edition, I, p. 585.

(... actuellement Madâ'in Sâlih), au Hidjâz septentrional, datée de 267 de notre ère...; l'autre est l'inscription d'Imru'l-Kays, 'roi de tous les Arabes', à al-Namâra (au sud-est de Damas), datée de 328 de J.-C.»¹¹

2. *L'arabe classique et littéraire*

L'arabe classique et littéraire comprend l'arabe de la poésie ancienne et du Coran et l'arabe de la littérature islamique.

Aux IV^e, V^e et VI^e siècles ap. J.-C., apparut la forme d'arabe que nous appelons aujourd'hui *classique*. «Employée par les poètes de la Djâhiliyya, dont de nombreux étaient Bédouins et quelques-uns de confession chrétienne ou juive, cette langue devint l'instrument d'expression de la suprême pièce maîtresse de l'Islam, le Kur'ân, et des grandes œuvres de la littérature arabe durant les époques suivantes.»¹²

«Wellhausen suggère, avec toute apparence de raison, que l'arabe classique fut répandu par les Chrétiens de Hîra... La cour de Hîra restait un centre d'attraction des poètes bédouins: cela favorisa le développement et l'unification de la langue poétique...

Pour ce qui est de l'origine de la langue poétique elle-même, la tradition musulmane ancienne l'a cherchée dans diverses tribus... Il est néanmoins hors de doute qu'à la fin du VI^e siècle, c'était un dialecte purement littéraire, distinct de tous les idiomes parlés, et super-tribal... Sa continuité était assurée par les rhapsodes professionnels ou *râwîs*. La langue était pratiquement uniforme dans toute l'Arabie.»¹³

Entre cet idiome littéraire et «super-tribal», commun à toute l'Arabie, et le dialecte hidjâzien du temps du Prophète Mahomet, la langue du Coran se tiendrait à mi-chemin.

Devenue, grâce à l'Islâm, une langue sacrée, celle dans laquelle Allâh (Dieu) s'est exprimé pour transmettre à Mahomet le texte du Coran, «la langue littéraire arabe a été standardisée académiquement à partir des IX^e et X^e siècles... Les savants des premiers siècles de l'Islam... ont pris pour point de départ le texte historiquement authentique du Kur'ân,... qui fut recensé, enregistré et publié officiellement au VII^e siècle... Mais le principal effort des savants des VIII^e, IX^e et X^e siècles fut axé sur... des éléments de littérature pré-islamique»,¹⁴ tels que poésie, discours des 150 dernières années de la Djâhiliyya, etc.

¹¹ C. Rabin, *op cit.*, p. 582.

¹² G. Rentz, «Djazîrat al-Arab», *Encyclopédie de l'Islâm*, Nouvelle Edition, I, p. 566.

¹³ C. Rabin, *op. cit.*, p. 583.

¹⁴ M. Khalafallah, «'Arabiyya», *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle Edition, I, p. 585.

Désert de Syrie, que les armées arabes ont répandus dans les pays conquis. Ces divers dialectes parlés peuvent être divisés aujourd'hui en deux grands groupes: le premier comprenant les dialectes de l'Orient arabe et le second, les dialectes maghrébins ou nord-africains.

Dans l'Orient arabe, les divers dialectes ou parlers arabes comportent une division tripartite: citadins, sédentaires ruraux (fellâhs), nomades. En Egypte, Palestine, Syrie, Liban, les parlers des sédentaires citadins et ruraux s'opposent aux parlers des nomades. En Irâk, les parlers des nomades dominant linguistiquement, même parmi les citadins (H. Fleisch).

IV. Aperçu protohistorique et historique de l'Arabie antéislamique

Il est difficile de se faire une idée suffisamment exacte des événements qui constituent l'histoire confuse et complexe de l'Arabie préislamique. Comme tous les autres pays, et plus qu'eux peut-être, la Péninsule arabique a ses mythes et ses légendes. L'histoire de ses origines nous est parvenue escortée d'un nombre immense de traditions fabuleuses.

Située dans le voisinage des plus anciennes civilisations historiques et au milieu même des premiers centres civilisés de notre ancien monde, l'Arabie, qui, grâce à sa position géographique, a servi, dès l'origine, comme zone de passage entre ces civilisations, n'est entrée elle-même dans l'histoire qu'à une époque relativement moderne. Dans cette contrée, les premiers siècles de notre ère appartiennent aux ténèbres historiques. On doit comprendre qu'on n'ait, sur son passé préhistorique, que des notions conjecturales, appuyées de légendes, de traditions et de quelques témoignages dus aux peuples voisins ou étrangers.

«Jamais race», écrit Renan, «avant d'arriver à la conscience, ne dormit d'un sommeil si long et si profond. Jusqu'à l'Islam, l'Arabie n'a aucune place dans l'histoire intellectuelle, religieuse, politique du monde.» On peut ajouter que, quelques décades après l'expansion de l'Islâm, cette grande race est retombée dans son profond sommeil préislamique.

Conscients de cette lacune, les Arabes eux-mêmes, pour désigner la période qui a précédé la prédication de l'Islâm, l'appellent dédaigneusement le «temps de l'ignorance» (*Al-Djâhiliya*). Cette dénomination, qui s'appliquerait plutôt à la vie religieuse, est inexacte en ce qui concerne la vie culturelle. Les Arabes préislamiques possédaient, en effet, une littérature et une langue très développées, des connaissances généalogiques étendues et quelques notions historiques qui s'y rattachaient. Ils savaient observer le cours des astres et avaient produit une poésie raffinée et délicate. D'autre part, les Arabes des villes étaient arrivés à un degré assez avancé de culture. Enfin, le Yémen fut le siège de villes très florissantes et posséda, bien avant l'Islâm, une civilisation très avancée.

Les quelques documents que l'on possède sur les Arabes antéislamiques (inscriptions assyriennes, Bible, relations grecques, romaines, byzantines, arabes, etc.), ne nous renseignent, très insuffisamment d'ailleurs, que sur le Nord et le Sud arabiques. A part ces documents, on n'a sur les populations antiques de l'Arabie, et particulièrement celles de l'Arabie

centrale, que des traditions et des légendes de basse époque, qui sont plus ou moins fondées.

Nous avons vu que les noms d'Arabe et d'Arabie, qui, à l'origine, signifiaient respectivement «Nomade» et «pays des Nomades», ne s'appliquaient qu'aux habitants et au pays du Nord arabe et qu'ils s'étendirent progressivement, vers le centre et le sud de la Péninsule, à partir de la fin du premier millénaire avant J.-C. (p. 41—43).

La Péninsule arabe était habitée aux époques paléolithique et néolithique (I, p. 94). Ses populations primitives utilisaient principalement l'âne, animal peu adapté aux grands parcours dans des régions dépourvues d'eau. Le chameau n'y sera domestiqué que dans les derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C.

Nous allons essayer d'exposer, brièvement et successivement, l'évolution protohistorique et historique : 1) des Arabes du Nord (Désert syro-mésopotamien); 2) des Arabes du Centre (Hidjâz, Najd, etc.); et 3) des Arabes du Sud (Yémen, Hadramawt, etc.).

1. *Le Nord arabe (Désert syro-mésopotamien)*

a. *Aux IV^e, III^e et II^e millénaires av. J.-C.*

Le Désert syro-mésopotamien «n'est pas seulement un prolongement géographique de la presqu'île arabe, mais aussi son prolongement ethnographique» (R. Dussaud).

Au IV^e millénaire, on l'a vu, des peuplades sémitiques anonymes, sorties du Désert syro-mésopotamien, s'introduisirent et se stabilisèrent dans le Moyen Euphrate (I, p. 161—162).

Au III^e millénaire, les Cananéens — Amorréens — Accadiens (vers 2900) et les Amorrites (vers 2400), peuplades sémitiques sorties du même Désert, dominèrent les pays sédentaires du Croissant Fertile et sémitisèrent leurs populations (I, p. 206 et 291—293).

Durant tout le II^e millénaire, de nouvelles peuplades sémitiques, occupant le Désert syro-mésopotamien, ravageaient les frontières des pays sédentaires d'Amurru (Syrie), de Canaan (Palestine) et d'Assyro-Babylonie. Les inscriptions mésopotamiennes les appellent: Akhlamu ou «Araméens errants» et Khabiru ou «Hébreux» (I, 380—381 et II, p. 132).

b. *Au premier millénaire av. J.-C.*

Après la stabilisation, en Syrie — Mésopotamie, d'une grande partie des Akhlamu, vers la fin du II^e millénaire, les éléments sédentaires de cette race prirent le nom d'*Araméens* (II, p. 132—133), tandis que ceux d'entre

eux qui continuèrent la vie errante furent désignés par les Assyriens du nom d'Arabes (*'Arab*) (III, p. 64—66). Quant aux Khabiru, ceux d'entre eux qui se sédentarisèrent en Palestine devinrent les *Israélites*, tandis que leurs congénères qui continuèrent la vie nomade restèrent les Hébreux (*'Ibrî*), Nomades de Canaan (I, p. 384—385).

On ne sait si, dès le début du premier millénaire, les 'Arab des inscriptions assyriennes constituaient une nouvelle peuplade venue du plateau arabique, ou si les Assyriens avaient simplement surnommé 'Arab (Nomades) les «Araméens errants» de cette époque.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet c'est que, du IX^e au VII^e siècle av. J.-C., les inscriptions assyriennes mentionnent une quarantaine de noms propres qui sont proto-arabes, c'est-à-dire appartenant aux idiomes du centre de la Péninsule; mais les textes qui les reproduisent sont en langue accadienne (assyro-babylonienne). Quant aux langues courantes de ce «pays d'Arabie» (*mat 'Aribi* = Désert syro-mésopotamien), nous savons qu'elles sont représentées, vers cette époque, par des idiomes et des dialectes araméens, amorréens et cananéens.

La première inscription assyrienne mentionnant le nom d'Arabe est du IX^e siècle av. J.-C. Continuant la politique antiassyrienne des Araméens errants, un chef de tribu, «l'Arabe Gindibu», mentionné, on l'a vu, dans l'inscription du roi assyrien Salmanasar III, soutint le roi araméen de Damas à la bataille de Karkar (854), en lui amenant mille chameaux (II, p. 205—206).

«Peut-être le camp de Gindibu était-il situé au sud-est de Damas. Il est certain que les éléments bédouins de la Péninsule arabique — qu'on appelait probablement indifféremment Aram, 'Eber ou Khabirou — devaient être installés à l'origine dans la région qui s'étend entre la Syrie et la Mésopotamie.»¹⁰

Sous le règne de Téglathphalasar III d'Assyrie (745—727), deux reines du pays de *'Aribi*, Zabibi et Samsi (II, p. 223), qui payaient tribut au souverain assyrien, régnaient, l'une sur l'oasis d'Adumu (Dûmat al-Djandal), dans le sud du Désert syrien, et l'autre, dans le Hawrân méridional, au sud-est de Damas. Nous ne mentionnons pas ici la reine Balkis, qui visita le roi Salomon à Jérusalem; elle régnait sur le pays de Saba (Yémen), dans le Sud arabique.

En 690, le roi assyrien Sennachérib, qui projetait de conquérir l'Égypte, pénétra dans le désert palestinien, où il recruta des chameliers et des chameaux pour le transport et le ravitaillement des troupes à travers le désert de Sinaï. A son retour à Gazza, il ajouta à ses titres celui de *roi des Arabes* (II, p. 230).

¹⁰ A. Grohmann, «al-'Arab», *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle Edition, I, p. 540.

«Cependant, la conquête de ces peuples (arabes) ne fut jamais ni complète ni durable... Si le titre de 'roi' apparaît souvent dans les récits assyriens, ce titre ne désigne rien de plus qu'un chef local ou shaykh, et ce n'est que bien plus tard qu'un véritable pouvoir royal fut exercé par ces chefs arabes.»¹⁷

Au temps des Perses Achéménides (550–333), le camp de Lachis, à la hauteur de Gazza, constitué en une base d'opérations militaires contre l'Egypte, formait, on l'a vu, une subdivision administrative appelée *'Arabâya*, rattachée à la satrapie perse d'Abarnahara (Syrie). Le pays de *'Arabâya* s'étendait sur l'ensemble du Nord arabe, depuis la frontière de l'Egypte et le nord de la mer Rouge jusqu'à l'Euphrate et le nord du golfe Persique (II, p. 307–308).

c. *A l'époque gréco-séleucide (330–64 av. J.-C.)*

A l'époque gréco-séleucide, on l'a dit, les Grecs d'Egypte étendirent le nom d'Arabie à l'ensemble de la Péninsule arabique.

A la fin du premier millénaire av. J.-C., les Arabes Nabatéens, venus du Centre arabe et dominant les populations araméennes et ammonites d'Arabie Pétrée et de Transjordanie, commencèrent à jouer un rôle important dans les affaires de Syrie (III, p. 64–70). Vers la même époque, des chefs originaires du Centre arabe apparurent comme souverains dans diverses régions du Croissant Fertile, notamment à Edesse et à Palmyre (III, p. 70–74).

Au temps des derniers Séleucides (120–64 av. J.-C.), on l'a vu, la Syrie était en proie à l'anarchie, ce qui permit aux Nabatéens et aux Ituréens arabes de pénétrer sur les territoires sédentaires syro-libanais (II, p. 407).

«Ainsi, l'Ituréen Ptolémée, ... fortement installé à Chalcis ('Andjarr), dominait la Béqa (entre Liban et Antiliban). De ce site élevé, il rançonnait les caravanes qui se rendaient de Damas à Béryte (Beyrouth) ou sur Ba'albek, au point que les Damascènes appelèrent le roi nabatéen Arétas III (95–88 av. J.-C.) pour y mettre bon ordre. Celui-ci s'installa donc à Damas où il frappa monnaie, ... avec une légende grecque: *Basiléôs Arétou* (à droite), *Philhellénos* (à gauche) ... (De Chalcis, les Ituréens) s'étaient répandus à travers le Liban, jusqu'à la côte phénicienne où ils occupaient le fameux passage du Théouprosopon et le port de Botrys (Batrûn). Ils inquiétaient Byblos et Béryte lorsque Pompée, nous l'avons vu, intervint pour mettre un terme à leurs exactions.»¹⁸

¹⁷ A. Grohmann, *op. cit.*, p. 541.

¹⁸ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 148 et 178.

d. *A l'époque romaine (64 av. J.-C. — 285 ap. J.-C.)*

A l'arrivée des Romains en Syrie, les rois de Nabatée, qui avaient déjà poussé jusqu'à Damas, s'intitulaient: «rois des Arabes nabatéens» (III, p. 68—69). Mais les dialectes de ce royaume mi-sédentaire, habité par des tribus sémitiques autochtones (Araméens, Amorréens, Ammonites, etc.) et dominé par des Nabatéens originaires du Centre arabique, étaient toujours araméens. Seuls les noms des chefs indiquaient leur origine centre-arabique (III, p. 66—68).

En 106 ap. J.-C., le royaume de Nabatée, transformé en province romaine, reçut le nom de *Provincia Arabia* (III, p. 112). C'est de cette province, dont la langue était l'araméen, que l'empereur romain Philippe, dit l'Arabe, était originaire (III, p. 147—148).

En 272—273, le royaume arabo-araméen de Palmyre, dont la langue était également l'araméen, fut détruit par les Romains et son territoire rattaché à la province romaine de Syrie (III, p. 113—114).

Après la suppression des royaumes arabo-araméens de Nabatée et de Palmyre, de nouvelles tribus nomades, venues du Centre arabique, apparurent dans le Désert syro-mésopotamien. Les plus importantes d'entre elles, on l'a vu, étaient les Ghassânides et les Lakhmides, dont la langue centre-arabique est l'ancêtre directe de l'arabe classique et coranique. Les Ghassânides, installés dans l'Est syrien, y formèrent, vers 240, une principauté connue sous le nom de royaume de Ghassân, dont le centre était dans le Hawrân, au sud de Damas. Leurs congénères Lakhmides, fixés à l'ouest du bas Euphrate, y fondèrent, vers 280, le royaume de Hîra, du nom de sa capitale, la future Kûfa (III, p. 341—342).

«Avec le temps, la langue nabatéenne (araméenne) céda, devant l'arabe, mais l'écriture nabatéenne se maintint et devint l'écriture arabe... La régression de l'araméen dans le désert de Syrie (fut) comme une conséquence de la chute de Palmyre en 272—273 de notre ère. Cet événement entraîna, pour les tribus du désert syrien, la substitution de l'hégémonie des princes de Hîra à celle des princes palmyréniens. En effet, après la chute de Palmyre, les rois de Hîra prennent le titre de «roi de tous les Arabes», ainsi que l'atteste l'építaphe du roi de Hîra, Amroulqais (328), rédigée en arabe, mais en écriture nabatéenne.»¹⁹

e. *A l'époque gréco-byzantine (285—640 ap. J.-C.)*

Reprenant et développant la politique de Rome, les empereurs gréco-romains de Byzance employaient les Arabes Ghassânides, qui étaient leurs vassaux, contre leurs frères du Désert syro-arabique et contre les

¹⁹ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 63.

Perses. Dans le même temps, les Arabes Lakhmides de Hîra, vassaux des Perses, jouaient le même rôle auprès de ces derniers. Aussi, les deux Etats-tampons de Ghassân et de Hîra, comme leurs suzerains respectifs, étaient-ils très souvent en conflit (III, p. 341-348).

Dès le VI^e siècle, le christianisme était florissant chez les Nomades du Désert syro-mésopotamien, où les doctrines melkite, monophysite et nestorienne étaient représentées par trois Eglises nomades, avec leur clergé propre et leur hiérarchie épiscopale respective (III, p. 348-350). Mais c'est l'influence des monophysites ou jacobites qui était prépondérante dans ces régions, grâce à la protection des rois arabes de Ghassân, qui étaient eux-mêmes monophysites. C'est auprès de ces derniers, on l'a vu, que Jacques Baradée, chef suprême et organisateur de l'Eglise monophysite, installa sa résidence (III, p. 328-329).

De leur côté, les rois arabes de Hîra, qui étaient également chrétiens, protégeaient les deux Eglises monophysite et nestorienne, dont les chefs suprêmes résidaient, l'un, à Hîra et l'autre, à Mossûl.

La disparition successive des royaumes de Ghassân (582) et de Hîra (613), respectivement supprimés, on l'a vu, par les Byzantins et les Perses (III, p. 344 et 347-348), désorganisa les tribus arabes du Désert syro-mésopotamien, qui, par haine contre leurs anciens suzerains, accueilleront favorablement leurs congénères Arabes du Hidjâz, qui déferleront, après 630, en direction du Croissant Fertile. Elles se joindront à leurs armées victorieuses et embrasseront, pour la plupart, la religion musulmane. Leur monophysisme était plus proche du monothéisme islamique que du diophysisme byzantin.

2. *Le Centre arabe (Hidjâz, Najd, etc.)*

Rien ne préparait les Arabes du Hidjâz à la singulière fortune qui leur échet après la naissance de l'Islâm. Jusque-là, en effet, leur histoire, entièrement renfermée dans la Mecque, est presque inexistante à côté de celle de leurs puissants et riches voisins du Sud: les Yéménites sédentaires. Nomades et semi-nomades, les Arabes du Hidjâz et leurs congénères du Centre arabe avaient, comme zones de parcours et de transhumance, toute l'Arabie intérieure, depuis les frontières du Yémen jusqu'aux limites de l'Arabie Pétrée, y compris la zone de Najd. Les écrivains arabes les appellent les Arabes du Nord, vu leur position géographique par rapport aux Yéménites, appelés les Arabes du Sud.

Tandis que, dans le Nord arabe, sur les confins de la Syrie et de la Mésopotamie, les Nabatéens, les Ghassânides, les Lakhmides et autres tribus originaires d'Arabie, avaient déjà fondé, on l'a vu, de petits Etats

mi-sédentaires, et tandis que, dans le Sud arabique, les Minéens, les Sabéens, les Himyarites, etc., édifièrent, au Yémen, un royaume organisé et prospère où se succédèrent, pendant de nombreux siècles, plusieurs dynasties de souverains, par contre, dans le Hidjâz et le Centre arabique, zone de nomades et de semi-nomades, un chaos inorganique semble prédominer. Aux Amâlik disparus ou émigrés, leurs successeurs hidjâziens, ainsi que les tribus araméennes qui s'établirent parmi eux et s'arabisèrent à leur contact, continuèrent, pendant longtemps, une vie de sommeil profond.

Pendant des siècles, en effet, aucun événement important ne révéla aux contemporains l'existence des Arabes du Hidjâz. La migration des Arabes «disparus» semble avoir épuisé, pour de nombreux siècles, la vitalité raciale des Arabes «restants» (p. 53-54). Pendant longtemps, La Mecque et Yathreb (Médine) seront des bourgs obscurs, simples relais sur la route des caravanes. C'est seulement grâce à son rôle de centre de pèlerinage pour les nomades environnants, et grâce surtout à la décadence du Yémen et au déplacement vers la mer Rouge de la route de l'Inde, que La Mecque commencera à jouer, à partir du Ve siècle, un rôle important de cité marchande. Ce rôle de La Mecque, local et relativement modeste, deviendra, après l'Islâm, grandiose et mondial.

a. Période légendaire

Selon les traditions, les Arabes du Hidjâz et du Centre arabique ont, on l'a vu, comme héros mythique et ancêtre éponyme: 'Adnân, descendant d'Ismaël, fils d'Abraham (p. 54). Habitant des régions essentiellement désertiques, ils vivent sous la tente et se déplacent avec leurs troupeaux, en quête de meilleurs pâturages. Leurs principaux centres sédentaires sont les villes de *La Mecque* et de *Yathreb* (Médine). Grâce à sa source, le puits de Zamzam, La Mecque servait de station pour les caravanes terrestres, qui se déplaçaient entre le Yémen et la Syrie. Ces conditions favorables faisaient de La Mecque et de son temple de la Kaaba un important centre de rassemblement et de pèlerinage pour toutes les tribus des contrées avoisinantes. Nous avons vu que, dans le désert du Négeb, la ville de Kadesh (Sainte), où Moïse et ses Israélites avaient stationné à leur retour d'Egypte, jouait jadis, pour les Sémites nomades d'Arabie Pétrée et du Nord arabique, le même rôle que La Mecque pour les Arabes du Hidjâz et de l'Arabie centrale (I, p. 390).

En dépit de la proximité de la mer, les sédentaires du Hidjâz, qui manquaient de ports naturels, n'étaient pas des marins. L'activité et la civilisation des Mecquois étaient donc terrestres. La navigation de la mer Rouge était détenue par l'Egypte gréco-romaine. Les pilotes arabes,

renommés dans l'antiquité, sont ceux d'Oman (Umân), sur la mer de même nom, région montagneuse dont la côte est bordée de bons ports.

L'origine des Arabes du Hidjâz et du centre remonterait, on l'a dit, à *Ismaël*, fils d'Abraham et d'Agar l'Égyptienne, dont on connaît l'histoire (I, p. 384). Le récit biblique assigne à Ismaël et à sa mère, comme premier habitat, le désert avoisinant Akaba, au nord de la mer Rouge. Pour les Arabes, Ismaël se serait établi à La Mecque, où il aurait épousé une fille de la famille des *Djorhom*, maîtres de cette ville. Les deux versions, la biblique et l'arabe, ne se contredisent qu'en apparence. Ismaël peut bien s'être d'abord établi dans le désert sinaïtique, d'où il se serait transporté, par la suite, dans le désert voisin du Hidjâz.

Quelques siècles après Ismaël, et à son exemple, Moïse, dans le désert de Sinaï, épousera la fille d'un chef de clan nomade, Yethro, prêtre local dans le territoire de Madian.

Arabes authentiques ou autochtones, les *Djorhom*, dont Ismaël épousa l'une des filles, sont des résidus des Arabes « purs » (*'ariba*) et « restants » (*bâqia*), demeurés dans le Hidjâz après la migration des Arabes « disparus », ou une fraction de ceux-ci revenus du Yémen (p. 53-57). C'est à leur contact qu'Ismaël s'est arabisé, en adoptant leur langue et leurs coutumes, et qu'il fit souche nombreuse. De son mariage avec la *Djorhomite*, naîtront, en effet, douze fils, dont les noms seront ceux de quelques-unes des tribus de la contrée. Son fils le plus connu, *Kidâr*, mentionné dans la Bible, fut reconnu par ses oncles maternels comme roi du Hidjâz.

C'est surtout par la Bible, à laquelle la légende d'Ismaël est empruntée, que nous est parvenu le peu de chose que l'on sait sur ces tribus du Centre arabe. N'ayant guère fondé des Etats organisés semblables à ceux des sédentaires du Yémen, les nomades du Hidjâz et du Centre étaient employés, par les pays sédentaires de la périphérie, comme transporteurs et convoyeurs de caravanes. Ce sont des caravaniers arabes ismaélites qui, selon la Bible, ont acheté Joseph à ses frères pour le revendre en Egypte (I, p. 385). Près de cinq siècles après l'incident de Joseph, l'Ancien Testament mentionne les descendants d'Ismaël, qui sont en guerre avec les Israélites, et les appelle tantôt « les fils de l'Orient » (*Banil Machrik*), et tantôt les « Ismaélites », du nom d'Ismaël, leur lointain ancêtre. Un peu plus tard, ils sont appelés *Kidâr*, du nom biblique du fils d'Ismaël. Au VI^e siècle av. J.-C., ils sont désignés sous les noms de *Kidâr* et de *Nabit* (Nabatéens?).

Au VII^e siècle avant J.-C., à partir de 680, des inscriptions assyriennes nous apprennent que la partie septentrionale du Hidjâz est tantôt tributaire des souverains d'Assyrie, et tantôt révoltée, puis pacifiée. Il s'agissait de protéger, contre les incursions des Bédouins, le centre de Taïma, entre La Mecque et Pétra, qui était au carrefour des routes com-

merciales terrestres menant de La Mecque à la Méditerranée et à la Mésopotamie. Sous le règne de Nabuchodonosor II (605—563), cette région désertique fut systématiquement ravagée, et ses occupants, «les Ismaélites, les Kidâr, les Bani Machrek», encore cités par la Bible, furent vaincus et dispersés.

Après la disparition de la domination chaldéenne, qui semble les avoir affaiblis, les débris des Ismaélites et des Djorhomites se réunissent, sous les ordres de 'Adnân, arrière-petit-fils d'Ismaël, et affirment de nouveau leur indépendance. C'est de ce 'Adnân, on le sait, que les Arabes du Hidjâz et du Centre tirent leur nom général de «'Adnânides» (p. 53—54).

b. Période protohistorique

Tout en se dispersant dans l'espace, les 'Adnânides, qui se multiplieront au cours des siècles, domineront le Tihâma, le Hidjâz, Najd et les déserts du Nord, et resteront en hostilité constante avec les Kahtânides du Sud (Yémen). Toute leur histoire, pendant de longues périodes, est un tissu de luttes fratricides, de razzias et d'incursions, chantées par les poètes arabes. Nous suivrons ici la filiation de l'une de leurs tribus, celle de Kuraysh, dont sortira un jour le fondateur de l'Islâm. Les noms cités, pour chaque tribu, sont ceux de l'ancêtre dont celle-ci descend.

'Adnân eut deux fils, dont le cadet, Ma'd, aurait réuni sous ses ordres les débris des Ismaélites, qui proclamèrent de nouveau leur indépendance à La Mecque. Après la mort de Ma'd, les 'Adnânides sont dépossédés de la direction de La Mecque, qui passera désormais à une nombreuse suite de tribus yéménites (vers 115 avant J.-C.).

Nizâr, l'un des fils de Ma'd, est l'ancêtre éponyme des grands groupes tribaux du Centre arabique. *Rabîa* et *Modar*, deux des fils de Nizâr, donneront leurs noms à des régions syro-mésopotamiennes, qui disparurent par la suite. Un descendant de Rabîa, *Bakr*, donnera son nom à la ville et à la région d'Amida, qui devient Dyar-Bakr, appellation qui restera jusqu'à nos jours.

El-Yas, fils de Modar, laisse trois fils, dont Modrika, père de *Khozâima*, qui donne naissance à *Kinâna*, aux descendants duquel se rattache Kuraysh, ancêtre de la célèbre tribu de même nom. Vers la fin du IV^e siècle ou le début du V^e siècle après J.-C., *Kusayy*, un chef de clan Kurayshite, devient le gendre du chef yéménite qui gouvernait La Mecque. A cette époque, cette ville était sous la domination de la tribu des Khuzâa, venue du Yémen vers 200. Grâce à cette alliance, *Kusayy* reçoit la direction des cérémonies du pèlerinage.

A la mort de son beau-père, *Kusayy* réunit sous son commandement toutes les tribus Kurayshites des environs et, après de multiples combats, réussit à expulser les Khuzâa yéménites.

En s'emparant de La Mecque, Kusayy, qui a désormais la garde du temple, s'attribue les avantages qui y sont attachés et en assure la propriété à sa famille, qui l'a conservée jusqu'à nos jours. Les Kurayshites qui, comme leurs prédécesseurs à La Mecque, étaient dispersés dans des tentes au milieu des montagnes et des déserts environnants, sont groupés par Kusayy dans des maisons élevées autour de la Kaaba, où ils se stabilisent. Les avantages de la garde du temple étaient devenus importants. Dès l'époque d'Ismaël, la Kaaba et la Pierre Noire attiraient les pèlerins de l'Arabie centrale.

Outre le service du temple, les Kurayshites s'occupent activement de commerce. «Le commerce terrestre par caravanes de chameaux entre le Yémen, la Syrie et le 'Irâk commença à être florissant et, vers l'an 600 de J.-C., ce commerce était largement sous le contrôle des Kurayshites de la Mekke, . . . (qui) n'étaient plus nomades; mais leur commerce exigeait des alliances et d'autres relations avec beaucoup de tribus nomades.»²⁰ Car, seules celles-ci pouvaient conduire des caravanes de marchandises et en garantir la sécurité à travers les déserts; elles faisaient même du commerce sur une grande échelle. La décadence du royaume yéménite, vers cette époque, permit aux Mecquois d'accaparer le commerce par caravanes vers les pays du Croissant Fertile.

Après la mort de Kusayy, ses nombreux descendants s'étaient partagé, à l'amiable, les avantages attachés à ses fonctions. Hâshem, petit-fils de Kusayy et ancêtre de la famille hâshémite, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, est le chef politique de La Mecque. Son fils et successeur Abdul-Muttalib, laissera plusieurs fils, dont Abdallah, père de Muhammad, le fondateur de l'Islâm.

Aux IV^e et V^e siècles, le christianisme progressa en Arabie centrale, où la doctrine du nestorianisme, venue de Mésopotamie, et celle du monophysisme, apportée de Syrie, d'Egypte et d'Abyssinie, furent particulièrement accueillies. Le judaïsme se propagea aussi en Arabie, où Yathreb (plus tard Médine) fut un de ses foyers.

c. La Mecque et Médine avant l'Islâm

Trois centres sédentaires, échelonnés du sud au nord, jalonnent la route terrestre qui va du Yémen à la Syrie, à l'Egypte et à la Mésopotamie. Ce sont: La Mecque, Yathreb (future Médine) et Taïma. Outre ces centres, ainsi que 'Ukâz et Taéf, aucune autre agglomération sédentaire ne semble avoir joué un rôle important dans les vastes espaces de l'Arabie Déserte. S'il y en eut, ce qui n'est pas invraisemblable, surtout dans le pays de Najd où les conditions géographiques et le climat favorisent le développement de

²⁰ W. Montgomery Watt, «Badw», *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle Edition, I, p. 916.

centres agricoles et sédentaires, leur importance serait locale et relativement insignifiante.

La Mecque. — Le nom de Mecque, en arabe *Makkat*, dériverait du mot assyrien ou babylonien «Makka», qui signifie *Baït* (maison), nom de la Kaaba chez les Arabes. Nous avons vu que le nom sémitique de «Bet-el» (bétyle) est celui de la pierre considérée comme la demeure d'un dieu. La Mecque serait donc la «Maison», allusion probable au temple qu'elle abrite ou au fait qu'elle fut la première agglomération où s'élevèrent des maisons en pierre, dans les déserts de l'Arabie couverts de campements de tentes.

Les premiers habitants qui se stabilisèrent à La Mecque, autour d'un point d'eau, le puits de Zamzam, seraient un clan des Amâlik, Arabes «disparus» ou émigrés, qui seraient retournés de Mésopotamie, d'où le nom babylonien de Makka. Aux Amâlik, se serait superposés, on le sait, les Djorhom, une tribu d'Arabes authentiques ou «purs» (p. 71). C'est chez les Djorhom, on l'a vu, que, d'après la tradition arabe, Ismaël, fils d'Abraham et ancêtre des Arabes 'adnânides, se serait établi et aurait épousé une Djorhomite mecquoise, qui lui donna une nombreuse postérité. C'est à La Mecque qu'Ismaël mourut et fut enseveli, après avoir élevé un temple au dieu de son père Abraham.

Dépossédés par les Yéménites de la direction de La Mecque, vers le début du II^e siècle avant J.-C., les 'Adnânides ou Ismaélites reprennent cette direction vers le début du Ve siècle après J.-C., grâce au Kurayshite Kusayy. A partir de cette dernière époque, la prospérité de La Mecque ne cessera désormais de grandir. Organisée en «république marchande» par la puissante famille des Kuraysh, la ville devient le point de départ de caravanes régulières, en direction de l'Est, du Nord et du Sud.

Yathreb (future Médine). — Ville-étape sur la route du Nord, Yathreb est à 400 kilomètres de La Mecque. Ses premiers habitants, d'après la tradition arabe, auraient été des Amâlik, Arabes '*ariba* ou «purs», qui n'avaient pas émigré.

A l'époque de Moïse, une importante migration d'Israélites auraient expulsé et remplacé les Amâlik et fait de Yathreb une riche et importante place commerciale. Sous les Grecs et les Romains, les Juifs, persécutés en Palestine, y trouvaient un abri protecteur, et d'importantes tribus juives y prirent naissance. Rattachée au royaume des Nabatéens de Pétra, Médine, après la transformation de ce royaume en province romaine (106 après J.-C.), demeura sous la domination des rois nabatéens, qui transportèrent vers le sud, probablement à Taïma, entre Pétra et Yathreb, le centre de leur domination. La langue des habitants semble être araméenne, probablement depuis leur annexion à l'Etat arabo-araméen de Nabatée (III, p. 68—69).

Vers le III^e siècle après J.-C., deux tribus yéménites, les Aous et les Khazraj, qui vainquirent les Juifs de Yathreb, dominèrent la région, en lui redonnant son caractère arabe. Mais le judaïsme y demeura prépondérant. Pendant longtemps, des luttes épiques opposèrent, l'une à l'autre, les deux tribus yéménites, comme elles les opposaient aux Kurayshites de La Mecque. Mais en 622, le Prophète Mahomet, en lutte avec ces derniers, se transporte à Yathreb (*Hégire*) et établit sa résidence parmi les tribus yéménites de cette ville, qui, par haine des Mecquois, deviendront ses plus fidèles alliés (*Ansâr*). C'est grâce à leur concours qu'il soumettra La Mecque à sa loi.

La rivalité séculaire des Yéménites et des Hidjâziens, représentée au Hidjâz par l'antagonisme entre Yathreb et La Mecque, est aussi vieille que les deux peuples, qui sont foncièrement distincts. Outre les différences fondamentales dues à leur genre de vie, les sédentaires du Yémen et les nomades du Hidjâz, on l'a vu, se distinguent aussi, les uns des autres, par les différences dialectales. Bien que leurs idiomes aient une origine sémitique commune, ils diffèrent cependant assez l'un de l'autre. En outre, les croyances religieuses des Yéménites, comme leurs noms propres, les apparentent plutôt, on l'a dit, aux Sémites babyloniens.

d. L'empire éphémère de Kinda, dans le pays de Najd (460—530 ap. J.-C.)

Vers le milieu du IV^e siècle de J.-C., une puissante tribu yéménite, les Banu Kinda, émigra en Arabie centrale et s'installa dans l'extrémité sud-est du pays de l'Najd, au milieu des tribus de Banû Ma'ad. Vers 460, *Hudjr Akîl-al-Murâr* (460—478), chef des Banû Kinda, qui avait réussi à soumettre à son autorité les Ma'adites et les autres peuplades bédouines de Najd, gouvernait une coalition de tribus de l'Arabie centrale, en liaison intime avec le souverain himyarite du Yémen. Roi de Kinda et des tribus Rabi'a, Bakr, etc., Hudjr dirigea des attaques contre le royaume des Arabes Lakhmides de Hira, vassaux des Perses, sur les confins du bas Euphrate (III, p. 344—347). Le roi Kindite, qui dépouilla les Lakhmides d'une partie de leurs possessions, fut surnommé «le roi des Arabes de Najd et des confins de l'Irâk». Son territoire, qui s'étendait des frontières du Yémen, au sud, jusqu'à celles des Lakhmides, au nord, comprenait la plus grande partie de l'Arabie centrale, y compris la fertile région d'al-Yamâma, au sud du pays de Najd.

Sous 'Amr al-Maksûr (478—490), fils et successeur de Hudjr, la tribu de Rabi'a secoua la tutelle du roi Kindite, qui fut tué en combattant contre elle.

Al-Hârith (490—526), fils et successeur de 'Amr, porta la puissance de la dynastie de Kinda à son apogée. Il conclut avec les Byzantins une

alliance dirigée contre les Perses et leurs vassaux lakhmides et entreprit plusieurs expéditions contre ces derniers. Ramenant sous son obéissance les tribus qui s'étaient révoltées contre son père, il réussit à réunir sous son autorité toutes les tribus arabes de Najd et fit des incursions dans les territoires des Perses aussi bien que des Byzantins. Concluant la paix avec ces derniers, Al-Hârith attaqua les Lakhmides de Hîra et devint le maître de tous les Arabes de l'Irak (505). Le roi Lakhmide al-Mundhir reconnut sa suprématie et épousa sa fille Hind (III, p. 346).

En 525, Al-Hârith dut abandonner le pays de Hîra, où des membres de sa famille, capturés par al-Mundhir, furent mis à mort par ce dernier. Il se rapprocha alors des Byzantins, devint leur allié et fut reconnu, par l'empereur, phylarque (chef) des Arabes. A la veille de sa mort (526), son empire comprenait tout le pays de Najd, une grande partie du Hidjâz, al-Bahrayn et al-Yamâma.

De son vivant, Al-Hârith avait partagé ses Etats entre ses quatre fils, qui perdirent successivement leurs provinces (526—530). L'un de ses petits-fils, le fameux poète arabe Imru ul-Kays, essaya en vain de reconquérir le pouvoir, avec l'aide des Byzantins. Ayant échoué dans cette tentative, il se réfugia chez ces derniers et mourut à Ancyre (Ankara), en 554.

Aussi éphémère que les royaumes arabes et mi-sédentaires de Nabatée, de Palmyre, de Ghassân et de Hîra, fondés sur les confins désertiques de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie, le royaume ou empire arabe de Kinda, édifié dans l'Arabie centrale (Najd), ne dura que 70 ans environ (460—530).

3. *Le Sud arabe (Yémen, Hadramawt, etc.)*

a. *Généralités*

A la différence du Hidjâz et du Centre arabe, pays de steppes et de déserts, le Yémen est un pays montagneux, fertilisé par des pluies de mousson. Sa configuration géographique, son climat et sa situation privilégiée entre l'Inde, l'Abyssinie, l'Egypte, la Syrie et la Mésopotamie, en ont fait, dès les premières époques, un centre de vie agricole et urbaine et une région d'activité commerciale très développée. Ces conditions y favorisèrent, dans la haute antiquité, la naissance d'Etats sédentaires, organisés et civilisés.

Malheureusement, rien ne nous est parvenu de cette civilisation ancienne, sauf des ruines et quelques inscriptions. C'est aux Grecs et à la Bible que l'on doit le peu de chose que l'on sait sur ce très vieux pays. Les Arabes du Centre ne nous parlent que d'un seul Etat yéménite, de date relativement récente d'ailleurs, celui de *Himyar*.

Les plus anciennes relations des historiens et géographes grecs sur les peuples de l'Arabie méridionale ne remontent pas au-delà du III^e siècle av. J.-C. La Bible, qui ne parle de Saba' ou Sheba (Yémen) qu'au point de vue commercial, mentionne la visite que fit la reine de ce pays à Salomon, vers le milieu du Xe siècle av. J.-C.

Les relations des historiens et géographes arabes de l'antiquité yéménite sont entremêlées de légendes et de récits fabuleux, au milieu desquels il est difficile de percevoir la vérité. Le Coran raconte la légende arabe de la reine de Saba', mais sans la nommer; ce sont les commentateurs qui lui donneront le nom de *Balkis*, la plus ancienne reine de leurs listes chronologiques.

Dans le Yémen antique, on connaît aujourd'hui trois grands Etats, qui se sont succédé jusqu'à l'Islâm. Ce sont les royaumes de *Maïne*, de *Saba'*, et de *Himyar*.

Les trois périodes successives qui virent l'évolution de ces trois Etats sont considérées par les historiens arabes comme une longue époque de barbarie et de chaos. En réalité, le Yémen préislamique a connu, dès les temps les plus reculés, une longue période historique, une suite de siècles pendant lesquels le pays yéménite jouissait d'une belle civilisation sédentaire, possédait des agglomérations urbaines, pratiquait l'agriculture et le commerce avec l'extérieur, et avait des gouvernements réguliers et organisés. Les découvertes modernes ont aujourd'hui confirmé l'existence passée de tous ces faits, que les Arabes de l'Islâm semblent avoir ignorés. La civilisation yéménite antique, comme celle des Précolombiens du Mexique, n'a laissé qu'un très faible écho dans les légendes de leurs successeurs, et des ruines aux explorateurs et aux archéologues. C'est à ces derniers, et, avant eux, à la Bible et aux Grecs, que l'on doit aujourd'hui la reconstitution du passé antique du Yémen.

Comme les pays du Croissant Fertile, au nord, ceux de l'Arabie Heureuse, au sud, ont, dès l'aube de l'histoire, continuellement subi la pression de leurs voisins nomades de l'Arabie Déserte, qui cherchaient constamment à pénétrer ou à s'infiltrer dans les régions cultivées, pour razzier les habitants, les dominer ou s'établir parmi eux.

«Des Etats organisés prirent naissance dans l'Arabie du Sud au cours de la seconde moitié du premier millénaire avant J.-C. Les quatre Etats principaux — Saba' des Sabéens, Ma'in des Minéens, Katabân et Hadramawt — vivaient d'agriculture et de commerce. La digue de Mârib, dans le royaume de Saba', était la plus imposante construction dans un système d'irrigation perfectionné. Pendant des siècles, les négociants de l'Arabie du Sud monopolisèrent le commerce de l'encens et contrôlèrent le trafic entre l'Inde et l'Occident, envoyant leurs marchandises par des routes terrestres qui traversaient l'Arabie du Sud au Nord. Des colonies

étaient établies dans l'Arabie du Nord... Des Arabes du Sud émigrèrent en Abyssinie, à laquelle ils donnèrent son nom, et leur influence s'étendit le long de la côte orientale de l'Afrique. Dans l'Arabie du Sud, de nombreux bâtiments impressionnants étaient des temples consacrés à des divinités païennes. Les plus anciens souverains de Saba', qui portaient le titre de Mukarrib, remplissaient à la fois les fonctions de princes et de prêtres; par la suite, ils cédèrent la place au gouvernement plus séculier des rois...

Vers la fin du II^e siècle av. J.-C.,... les Occidentaux (Grecs) apprirent le secret de l'utilisation des moussons... pour naviguer en pleine mer (II, p. 429)... Les royaumes de Ma'in et de Katabân prirent tous deux fin au premier siècle av. J.-C.... Rome, qui avait fait de Pétra un Etat vassal en 60 av. J.-C., convoitait les richesses de l'Arabie Heureuse. Auguste envoya le Préfet d'Egypte, Aelius Gallus, qui, avec l'aide des Nabatéens de Pétra, entreprit, en 24, une longue marche vers le pays de l'encens; mais l'expédition, trouvant des déserts inhospitaliers,... ne put dépasser Saba'.²¹

«Au IV^e siècle ap. J.-C., les Arabes (d'Arabie Centrale) s'étaient même infiltrés dans l'Arabie du Sud, probablement en liaison avec... le commerce de la route de «l'encens». Ils sont mentionnés dans les inscriptions sabéennes sous le nom A'rab, et ils formaient une partie importante de la population dont l'autre se composait des habitants sédentaires ancestraux. On a souligné leur importance en mentionnant ces A'rab dans le protocole des titres du souverain sabéen.»²²

«Cependant, le déclin du commerce de l'encens (à partir du IV^e siècle?), puis sa disparition (au plus tard au Ve), avaient entraîné le passage au nomadisme de certaines fractions de la population de l'Arabie du Sud. Des fractions de ces tribus sont parvenues dans la région de Nadjrân,... et aussi en Arabie centrale, comme Kinda. Au VI^e siècle, on peut observer dans son ensemble une poussée vers le Nord, précipitée dès le début par les expéditions des rois de Kinda.»²³

b. Ancêtres fabuleux

'Aad, fils de Aous, fils d'Aram, fils de Sem, selon les uns, fils de Hâm (Cham), selon les autres, serait l'ancêtre des premiers Arabes; il s'établit au Yémen. *Sheddâd*, l'un des descendants de 'Aad, aurait soumis l'Irak. Un autre *Sheddâd* aurait conquis l'Egypte et choisi Awr ou Awar (Avaris?) pour capitale. Nous avons vu que la tribu de 'Aad fait partie du groupe araméen des «Arabes disparus» ou émigrés (p. 54—56).

²¹ G. Rentz, *op. cit.*, p. 565, 566.

²² A. Grohmann, *op. cit.*, p. 542.

²³ W. Caskel, «al-'Arab», *Encyclopédie de l'Islâm*, Nouvelle Edition. I, p. 544.

Ces 'Aadites ou vrais Arabes ont laissé dans la légende arabe un souvenir égal à celui des géants grecs appelés «Cyclopes». Ils auraient été détruits par Dieu pour n'avoir pas écouté le prophète Hûd, qu'il avait envoyé parmi eux pour combattre leur impiété. Leur destruction, ou plus exactement leur disparition du Yémen, serait plutôt due, comme l'indiquent les récits légendaires sur les conquêtes des deux Sheddâd, à leur migration et à leur établissement dans les pays sédentaires de l'Euphrate et du Nil. Ils seraient, probablement, une fraction des Amorrites de Babylone et des Hyksôs d'Egypte (I, p. 291-296 et 415-417).

Une partie des survivants des 'Aadites ou Arabes primitifs, établis dans la région de Saba' (Yémen), forma les seconds 'Aâdites. Ces «Arabes restants» arabiseront, par la suite, les tribus qui s'introduiront dans la Péninsule. Leur premier roi, *Lokmân*, et ses descendants régneront près de mille ans.

c. Le royaume de Maïne (vers 1500 av. J.-C.)

Les *Maïnides*, qui auraient succédé à la dynastie 'aadite des derniers descendants de Lokmân, seraient des descendants des Amâlîk qui, ayant suivi leurs congénères Amorrites en Mésopotamie (p. 55), auraient quitté ce pays après la chute des descendants de Hammurabi et l'installation des Aryens Kassites à Babylone, vers 1750 (I, p. 405-406).

Mentionnés par les Grecs, qui les appellent les Minéens, ignorés des historiens arabes, les Maïnides du Yémen, comme les Phéniciens du Liban, ont fondé un Etat commerçant, dont le centre est la ville de Maïne. Les découvertes modernes ont mis au jour les noms de plusieurs de leurs rois. Leur domination aurait embrassé toute la Péninsule arabique, y compris les côtes du golfe Persique, de l'Océan Indien et de la mer Rouge. Leur commerce s'étendait, au nord, jusqu'à l'Arabie Pétrée et au Hawrân. Leur alphabet est apparenté à celui des Phéniciens; leur langue est sémitique. Les noms propres et les conceptions religieuses les apparenteraient aux Babyloniens, ce qui serait pour confirmer leur origine mésopotamienne.

d. Le royaume de Saba' (vers 900 av. J.-C.)

De même que les Hidjâziens et autres Arabes du Centre arabique, on l'a vu, ont leur héros mythique qui est leur ancêtre 'Adnân, de même les Yéménites ou Arabes du Sud ont aussi le leur, en la personne de Kahtân. En effet, les récits légendaires, qui semblent ignorer l'existence du royaume maïnide dont nous venons de parler, font succéder à la dynastie des premiers vrais Arabes, c'est-à-dire des derniers descendants 'aadites de Lokmân qui auraient régné pendant mille ans, une nouvelle dynastie issue de *Kahtân*, héros mythique et ancêtre des Arabes du Yémen (p. 53-54).

Ce *Kahtân* serait le nom arabisé de Yaktân, l'un des fils de Sem. Certains prétendent que les Kahtânides seraient des Ethiopiens immigrés au Yémen. Les noms abyssins (Himyar, Tobbah) d'un grand nombre de leurs princes rendent cette version vraisemblable. D'autres ajoutent qu'ils seraient des descendants de ces tribus sémitiques qui avaient suivi la fortune des Hyksôs en Egypte, et qui, après l'expulsion de ces derniers (I, p. 420—421), se seraient retirés, les uns en Palestine (Israélites), et les autres en Arabie par la voie de l'Abyssinie. Les Arabes reconnaissent eux-mêmes d'ailleurs que les Kahtânides sont des allogènes arabisés; ils se seraient donc arabisés après leur mélange avec les Minéens, qui l'avaient été par les derniers 'Aadites.

C'est *Yâhreb*, fils de Kahtân, qui serait le premier roi de cette nouvelle dynastie. Mais le véritable fondateur du royaume Kahtânide est *Saba'*, fils de Yâhreb, qui donnera son nom au nouveau royaume. Son avènement remonterait au milieu du IX^e siècle av. J.-C. Cependant si la reine de Saba' qui, selon la Bible, visita Salomon (974—932), est une reine yéménite, la naissance du royaume de Saba' doit être reportée à une époque antérieure à l'an 1000.

Comme le royaume de leurs prédécesseurs minéens, celui des Sabéens est un Etat marchand. Ses relations commerciales s'étendent à l'Abyssinie et au nord de la Péninsule arabique. Sa capitale est Saba' (Ma'reb), non loin de Sanaâ, l'actuelle capitale du Yémen.

La prospérité matérielle dont jouissait le royaume de Saba' contrastait avec la pauvreté des pays arabiques qui l'avoisinaient au nord. Outre le commerce, les Yéménites pratiquaient l'agriculture et produisaient les épices et les aromates, très recherchés dans le monde ancien. De nombreuses villes, embellies par de somptueux palais, faisaient du Yémen un pays de grande civilisation urbaine.

Dépourvue de fleuves, la contrée yéménite, où les pluies sont abondantes pendant l'hiver, était arrosée par un système de digues, qui retenait les eaux pluviales pour les employer à l'irrigation pendant les saisons sèches. Ce système fit du Yémen antique un pays relativement riche et prospère, par rapport aux régions déshéritées qui l'avoisinent.

C'est sous les premiers rois de Saba' que fut construite la fameuse digue de Ma'reb, dont le rôle et la destruction tiennent une grande place dans l'histoire antique du Yémen. La légende de cette digue, rapportée par le Coran qui lui donne le nom himyarité de *'Arîm* (digue), nous apprend qu'un roi yéménite, Lokmân ou, selon d'autres, la reine Balkis, établit un barrage de pierres entre deux montagnes, pour retenir les eaux des torrents qui s'écoulaient des hauts plateaux. Une grande fertilité aurait régné sur le Yémen après la réalisation de cette entreprise. Mais la rupture de la digue, qui frappa vivement l'imagination des Arabes, fut une véritable catastro-

phe; elle aurait transformé la contrée en un vaste désert. Ce désastre, qui eut lieu réellement, se place au commencement du II^e siècle avant J.-C. Mais il ne semble pas que cette destruction de la digue fut définitive; nous verrons qu'elle sera, au cours des siècles, l'objet de nombreuses réparations.

La tradition arabe rattache à la rupture de la digue de Ma'rib la fin de la prospérité de l'Arabie méridionale et la migration, vers le Centre et le Nord arabiques, de nombreux groupes agriculteurs et citadins, qui abandonnèrent la vie sédentaire pour celle du Désert.

En réalité, ce mouvement d'émigration est plutôt imputable au déclin du commerce du Yémen, qui aurait perdu, vers cette époque, le contrôle de la mer Rouge, passé aux mains des Ptolémées grecs d'Égypte.

«Des découvertes archéologiques font ressortir toute une série d'avaries dans le système d'irrigation, et on présume que ce sont des symptômes de la décadence de l'Arabie méridionale et non ses causes.»²⁴

e. Le royaume de Himyar (115 av. J.-C. — 525 ap. J.-C.)

«Dans le schéma des généalogistes arabes, Saba' est l'arrière-petit-fils de Kahtân et le père de Himyar et de Kahlân, les éponymes des deux principales branches des Arabes du Sud. Les peuples des anciens Etats de l'Arabie du Sud — Sabéens, Minéens et autres — étaient considérés comme les descendants de Himyar, de sorte que Himyar devint en arabe le terme général embrassant la civilisation de ces Etats.»²⁵

A partir de la fin du II^e siècle avant J.-C., une chronologie approximative devient désormais possible au Yémen. Mais les récits fabuleux continueront encore à émailler la narration historique pendant cette partie qui reste de la période antéislamique.

Vers 115 avant J.-C., le roi de Saba', *Alhân* (115—80), annexe le royaume de Raïdân et s'intitule «roi de Saba' et de Raïdân». Descendant de Himyar, fils de Yâhreb, *Alhân* est donc un Arabe Kahtânide. Il réside alternativement, et ses successeurs après lui, à Raïdân (*Zafâr*) et à Saba' (Ma'reb). A l'opposé de leurs prédécesseurs sabéens et minéens, adonnés principalement au commerce et aux travaux de la paix, les rois himyarites sont plutôt portés vers la guerre et les conquêtes. Dès le début de leur règne, toute l'Arabie méridionale passe sous leur joug.

Vers 275 après J.-C. les Himyarites annexent le Hadramawt. Leur roi prend le titre de «*Tobbah*» et celui de «roi de Saba', de Raïdân et de Hadramawt». Le nom de *Tobbah* est donné par les Arabes à tous les rois de cette famille, comme celui de Pharaon désignait les anciens rois d'Égypte.

²⁴ Montgomery Watt, *op. cit.*, p. 916.

²⁵ G. Rentz, *op. cit.*, p. 561.

Le premier Tobbah, *Shammar Yarache* (275—300), qui a annexé le Hadramawt, étendit sa domination sur la plus grande partie de l'Arabie. Des légendes fabuleuses nous racontent ses conquêtes prodigieuses au dehors de l'Arabie. Shammar aurait envahi l'Iran, fondé la ville de Samarcande, qui porterait son nom, et conquis l'Orient byzantin. Son fils *Afrikas* (300—320), dit «Dhoul-Karnayn», aurait conquis l'Afrique du Nord, d'où le nom d'Afrikia donné à la Tunisie. *Balkis* (330—345), la fameuse reine de Saba', serait la fille de l'un de ces Tobbah; on lui attribue la construction de la fameuse digue d'El 'Arîm. *Abi-Karib As'ad* (385—420) aurait envahi l'Azerbeïdjan, écrasé les Turcs, battu les Perses, poussé en Chine, imposé sa suzeraineté à Byzance et assiégé Rome, où son armée fut détruite par la peste.

Les mirifiques expéditions militaires d'Afrikas, surnommé «Dhoul-Karnayn» (l'homme aux deux cornes), et celles de Abi-Karib, ne seraient-elles pas la répétition imaginaire de l'épopée d'Alexandre le Grand, qui fut, lui aussi, surnommé «Dhoul-Karnayn» par les Orientaux?

On doit toutefois reconnaître que, sous le règne de Abi-Karib, une grande partie de l'Arabie centrale était soumise à son autorité. «Son titre s'élargit et s'énonça comme suit: 'roi de Saba' et de Dhû Raydân et du Hadramawt et du Yamnat et de leurs A'râb des hautes terres (intérieur de l'Arabie centrale) et de la Tihâma (basses terres du Hidjâz et du 'Asir)'. De nouveau, seuls les habitants de l'*Arabia Deserta* sont désignés sous le vocable de A'râb».²⁶

Entre les Yéménites et les Abyssins, les guerres sont continuelles, surtout depuis l'ère chrétienne. A partir du IV^e siècle ap. J.-C., les rois chrétiens d'Aksûm, alliés des Gréco-Romains, se disputent avec les Perses l'influence dans le Yémen. A plusieurs reprises, le royaume himyarite est occupé par les Abyssins; des inscriptions à Aksûm mentionnent les titres du souverain abyssin: «roi d'Aksûm, de Himyar, de Raïdân, d'Ethiopie, de Saba» et d'autres lieux.

Avant 500, des missionnaires syriens auraient converti le Najrân au christianisme, qui se diffusa dans le Yémen. Le roi himyarite *Dhû Nawwâs* (515—525), qui avait embrassé le judaïsme par haine des Ethiopiens, entreprit une expédition contre le Najrân et ordonna des persécutions contre les chrétiens. Les Ethiopiens profitent de ces événements pour intervenir de nouveau au Yémen; ils occupent le pays et mettent fin au royaume himyarite (525).

Sous la domination abyssine, qui dura près de trois quarts de siècle (525—601), la fameuse digue de Ma'râb, détruite en 542, est reconstruite en 543 par les soins du vice-roi éthiopien *Abrahat*. Une longue inscrip-

²⁶ H. von Wissmann, *op. cit.*, p. 911.

tion, découverte par Glaser dans les ruines de la digue, commémore cet événement. Elle débute par une invocation à la «grâce de Dieu clément et miséricordieux, de son Christ et du Saint-Esprit».²⁷

Abrahat construit à Sanaa, choisie comme capitale, une église chrétienne, dans laquelle les Arabes voyaient un signe de domination étrangère. Profitant du prétexte qu'un Arabe de La Mecque avait profané ce temple, Abrahat marche contre cette ville. Il fut vaincu à la bataille de l'Eléphant (571), qui marqua chez les Arabes le commencement d'une ère dite «ère de l'Eléphant».

Pour secouer le joug des Ethiopiens, les Yéménites firent appel aux Perses, qui mirent fin à la domination abyssine en Arabie (601).

Le dernier gouverneur perse au Yémen, du vivant de Mahomet (an 10 de l'Hégire), se convertit à l'islamisme avec ses compatriotes.

²⁷ Cité par G. Zaydân, *Les Arabes avant l'Islâm* (en langue arabe), p. 147.

V. Civilisation et religion des Arabes antéislamiques

Comme l'histoire des peuples de l'Arabie antéislamique, leur civilisation diffère, suivant qu'il s'agit des populations nomades et mi-nomades du Centre arabe (Hidjâz et plateau central), ou des agglomérations sédentaires de l'Arabie du Sud (Yémen, etc.).

1. *Le milieu arabe dans le Hidjâz antéislamique*

Les Musulmans désignent, sous le nom de *Djâhiliyya* (ignorance, barbarie), la période préislamique de l'histoire de l'Arabie. Ce terme péjoratif ne devrait s'appliquer, on l'a dit (p. 64), qu'à la vie morale et religieuse des Arabes de cette époque: adorant des idoles, ces derniers s'adonnaient, en effet, à tous les mauvais penchants.

a. *Vie sociale*

Loin d'être un individu primitif et sauvage, l'Arabe préislamique païen possédait une morale qui, née de l'esprit de clan, comprenait à la fois courage et générosité. A côté de coutumes barbares, telles que la suppression des fillettes en cas de famine, la vendetta ou vengeance du sang, la *khûwa* ou taxe de fraternité et l'avilissement de la condition de la femme, coutumes imposées par la vie du Désert où la disette est terrible et l'état de guerre permanent, le Bédouin possède, par contre, à un degré supérieur, de belles qualités morales, qui sont le plus estimées au Désert: la bravoure à la guerre et la générosité envers les hôtes et les faibles (*mûrûwa*). Ce sentiment de l'honneur le porte à défendre sa tribu et sa famille, à être magnanime envers l'adversaire, fidèle à la parole donnée et obéissant au chef intelligent, courageux et équitable. L'amour de la liberté est la caractéristique du Bédouin; mais loin d'être une liberté nationale, «celle du désert était une liberté personnelle, liberté de tuer son voisin, ou peut-être son frère, sans craindre une autorité constituée».²⁸ D'où il suit que «la mesure d'un homme est dans le nombre des parents qu'il a à ses côtés pour sa défense ou pour sa vengeance.»²⁹ (I, p. 112—113 et 121—123).

A l'exception de l'Arabie Heureuse, qui est un monde à part, et de quelques oasis et régions fertiles occupées par des sédentaires et des semi-nomades, partout ailleurs, dans les vastes espaces de l'Arabie, c'est le

²⁸ B. Thomas, *op. cit.*, p. 28.

²⁹ B. Thomas, *op. cit.*, p. 10.

nomade qui s'impose et domine le sédentaire, et c'est le chameau, instrument de transport, qui est le but et le moyen de toute la vie nomade.

Le groupement social est la tribu, réunion de familles généralement de même descendance, sous l'autorité d'un cheikh ou émir choisi par un conseil composé des chefs de famille. Mais ces unions ne sont guère solides ni durables, à cause de l'individualisme farouche du Bédouin; elles durent autant que les circonstances qui les ont produites. C'est surtout la *razzia* (*ghazû*), qui est le facteur principal des unions tribales. Pour suppléer à l'insuffisance de ses ressources, surtout dans les années de disette, le Bédouin a souvent recours au pillage, à la rapine, au vol des troupeaux des tribus voisines; dans ce domaine, il «est dressé à des qualités de bandit supérieur». Cette rude vie forme des hommes endurants, adroits aux embuscades et aux surprises, qui formeront, sous l'Islâm conquérant, une cavalerie incomparable. La *razzia* et la poésie sont l'occupation essentielle de l'homme. Tout le reste du travail domestique est laissé aux femmes: traire les bêtes, piler le grain, préparer les aliments, tisser les étoffes de la tente et des habits, rapporter l'eau dans les outres de peau. Le vin joue un rôle important dans leur existence, ainsi que les jeux de hasard, deux fléaux qui seront prohibés par l'Islâm.

Cette organisation spéciale se retrouve dans les villes, où chaque groupe tribal a son quartier. Les quatre tribus de La Mecque, groupées autour de la Kaaba, possèdent chacune une muraille du temple.

Si l'Arabe nomade n'a guère produit une civilisation matérielle, ce fait est dû, non à une inaptitude congénitale, mais à sa vie errante, qui ne peut s'accommoder des choses fragiles ou difficiles à transporter. «La vie sociale des Bédouins de l'ancienne Arabie se conserve intacte dans celle des Bédouins modernes, dont l'existence matérielle n'a point varié.»³⁰

Dans l'Arabie déserte, qui renferme quelques régions cultivées et des chaînes d'oasis, des centres sédentaires, qui formaient les étapes des routes commerciales, ont dû vraisemblablement donner naissance à une certaine civilisation urbaine. Mais le nomade, épris de liberté, ne peut se plier à la contrainte qu'impose la vie de cité et lui préfère la vie pastorale. Méprisant l'agriculture, les boutiques et les métiers, qu'il considère comme une besogne d'esclaves, il préfère rançonner les sédentaires ou louer ses services aux marchands, comme transporteur ou convoyeur de caravanes entre le Yémen, la Syrie et la Mésopotamie.

b. *L'écriture arabe*

Dans le Centre arabique, la masse des Arabes était notoirement illettrée.

³⁰ Gaudefroy-Demombynes, *Le monde musulman et byzantin jusqu'aux Croisades*, p. 49.

Sur les lisières septentrionales, aux confins des pays du Croissant Fertile, de nombreuses tribus avaient un langage écrit, qui dérivait de l'alphabet phénicien. Ce dernier, grâce à sa simplicité, avait été adopté par la plupart des pays sémitiques, et notamment par les Araméens de Syrie, qui l'avaient propagé dans les pays de l'Est et du Sud (II, p. 111—112).

Chez les Arabes du Hidjâz, l'écriture, qui ne s'est propagée que tardivement dans cette contrée, est également alphabétique; elle dérive, par évolution, de l'alphabet araméo-nabatéen, né, lui aussi, de l'alphabet phénicien. L'écriture arabe moderne est donc l'aboutissement d'une suite de formes successives, dont l'origine remonte, par l'écriture nabatéenne et araméenne, à l'alphabet phénicien.

«Les graffiti laissés sur les rochers par les nomades de l'Arabia Deserta, que l'on trouve répandus sur un vaste territoire s'étendant du Nadjrân jusqu'au Sinaï et jusqu'aux frontières de la zone safâïtique au sud de Damas, forment une unité qui accuse cependant de fortes divergences régionales . . . Ils ont été classés comme étant d'écriture thamûdienne, bien que seulement une partie de ces graffiti ait été écrite par la tribu de Thamûd dans sa zone autour de Daydân, (au nord-ouest du Hidjâz, vers 16 ap. J.-C.) . . .

A maints points de vue, ces écritures sont plus archaïques que celles des populations sédentaires . . . Le fait que toutes ces inscriptions «thamûdiennes» semblent avoir été écrites par des nomades, prouve que les tribus nomades ont dû avoir une certaine conscience de leur interdépendance et un certain esprit de solidarité, et que leur vie restait à l'écart et plutôt indépendante de celle des Etats citadins des oasis.»³¹

c. Vie intellectuelle et littéraire

Si la culture intellectuelle et scientifique est presque nulle chez les Arabes du Désert, par contre la poésie est leur art remarquable. Amateurs de vers sonores, à la confection desquels leur langage se prêtait, ils furent de grands versificateurs. Leur prose rythmée et rimée (*le sajh*) conte leurs récits de guerre, d'amour ou d'hospitalité.

«Cette *djahiliya* bédouine, nous la connaissons surtout par la poésie. C'est en effet chez ces nomades que naît la littérature arabe. Tandis que les dialectes du Sud ont péri sans retour, ceux du Nord ont engendré la langue qui sera celle du Coran et qui jouera dans tout l'Islam un rôle analogue à celui de la langue latine en Occident. Cette langue arabe, suivant l'évolution normale, se manifeste d'abord par des poésies . . . De plus, 'ce sont les poètes qui ont transmis aux nomades de la préhégire les dictions sapientiaux, textes d'une valeur presque sacrée qui remplaçaient leur bréviaire moral et résumaient leur credo religieux' (Lammens) . . .»³²

³¹ H. von Wissmann, *op. cit.*, p. 909—910.

³² H. Massé, *L'Islam*, p. 19.

d. Vie religieuse

Trois divinités féminines se détachent de la galerie des dieux locaux et témoignent d'un type personnel caractérisé: *Manât*, *Allât* et *al-Uzza*. Allât correspondait à la grande déesse sémitique du ciel, de la maternité, de la fécondité. A l'apparition de Mahomet, al-Uzza (l'Etoile du matin) était la plus honorée des trois déesses. Dans les inscriptions arabes dites safaïtiques (au sud-est de Damas), «Allât est parfois accompagnée de la mention *Allâh* ou *Lâh*... Nos sources sont muettes sur le rôle d'Allâh avant Mahomet». ³³ Quant au dieu El, dont nous avons constaté l'universalité chez les Cananéens, il «se rencontre dans tous les milieux d'origine arabe... Il survit encore dans le nom d'Allâh». ³⁴

Dans le Hidjâz et le Najd, les bétyles ou pierres sacrées (en arabe *nosob*) sont honorés, tous les ans, au cours de processions périodiques, au printemps et à l'automne. Les lieux occupés par ces idoles sont un territoire sacré (*haram*), où certains actes sont interdits et d'autres prescrits à des conditions de pureté rituelle obligatoire. Autour de ces pierres et autres objets sacrés, fixes ou transportables, des rites et des cérémonies sont processionnellement pratiqués. Dans la bataille, ils sont portés par un chaméau qui possède un caractère sacré. «Des devins — et surtout des pythonnisses, sœurs de celles des Hébreux — tambourinent et vocifèrent des incantations en *sajh*», phrases rimées et rythmées à valeur magique. Les devins, qui étaient censés recevoir leur science des «djinns», étaient consultés pour tous les actes importants de l'existence.

Contre toutes ces pratiques païennes, Mahomet réagira vigoureusement; il condamnera le *sajh*, comme démoniaque, et supprimera ce bas-clergé et ses processions. De toutes ces traditions religieuses, qui s'enracinent dans le passé, il ne conservera, en les spiritualisant, que la Pierre Noire et le *Maqâm Ibrâhîm*, ainsi que le pèlerinage dont ils étaient l'objet à La Mecque.

Au culte des bétyles se joignait celui des morts, et particulièrement des ancêtres décédés. La vendetta ou vengeance du sang est considérée comme une obligation religieuse; c'est l'antique loi sémitique du talion. Cette obligation sera remplacée par celle de la *Dyat*, ou rançon du sang versé, qui sera adoptée par l'Islâm. Une autre pratique atroce, qui sera interdite, est celle de la suppression des fillettes, probablement «comme bouches inutiles» pendant les périodes de famine.

e. Judaïsme et christianisme dans l'Arabie préislamique

En parlant des adeptes des religions chrétienne et judaïque dans l'Arabie

³³ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 143.

³⁴ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 208.

préislamique, on a généralement tendance à les considérer avec nos idées et nos connaissances modernes, c'est-à-dire comme des éléments étrangers, isolés au milieu d'un monde hostile.

En réalité, les Juifs et les Chrétiens d'Arabie étaient, avant l'Islâm, des Sémites autochtones, des Arabes indigènes, qui avaient des religions différentes de celles de leurs congénères païens, dont chaque tribu avait son dieu particulier. Si quelques clans juifs ou chrétiens étaient d'origine syrienne ou palestinienne, ce caractère allogène, comme celui des Arabes immigrés ou «arabisés», avait, depuis longtemps, disparu. Juifs et Chrétiens d'Arabie étaient donc des indigènes, même si quelques-uns de leurs clans parlaient encore l'araméen ou l'hébreu. C'est seulement après l'Islâm, qui est à la fois religion et Etat, que l'Arabe non musulman sera considéré comme étranger en Arabie.

En ce qui concerne les Chrétiens, qui se rattachent aux diverses Églises orientales, le groupement le plus important est celui de Najrân. Partout ailleurs, surtout à La Mecque, ce ne sont que de petites gens, logés dans les quartiers excentriques de la ville.

Par contre, chez les Juifs, la cohésion et l'organisation sociale s'appuient sur une unité confessionnelle, une hiérarchie religieuse et un culte strictement réglé. Si leur importance n'est pas considérable à La Mecque, par contre, dans la région de Yathreb (Médine), ils possèdent la terre et les capitaux, et, par suite, l'influence politique.

f. Le milieu religieux et social à La Mecque, au début du VII^e siècle de notre ère

À la veille de l'apparition de l'Islâm, au VII^e siècle de notre ère, tandis que le paganisme s'attarde au Désert, la région sédentaire de La Mecque, qui avait recueilli une part de l'ancienne prospérité économique du Yémen, était devenue un centre commercial important, où se coudoyaient toutes sortes de gens, arabes et étrangers. Les guerres presque continuelles entre Byzantins et Perses, en rendant difficiles les communications entre l'Asie et le monde gréco-romain, avaient déplacé vers la mer Rouge la route Inde-Méditerranée.

Ces conditions avaient fait de l'Arabie sud-occidentale un nœud de routes internationales et caravanières, qui avaient décuplé la prospérité du pays. Forte de son rôle de grand centre religieux et de sa position autour d'un point d'eau, La Mecque, où passait la route des caravanes, était devenue une ville importante, «le centre d'un syndicat de financiers et de trafiquants». «Les femmes mêmes — telle Khadidja, la première épouse de Mahomet — engagent des capitaux dans ces entreprises de transport qui font vivre largement le Hedjâz... Mahomet lui-même commencera par

le commerce — dont le vocabulaire a mis sa trace dans le Coran.»³⁵

«Aussi La Mecque est-elle devenue très vite le siège d'une des grandes foires païennes où se réunissent citadins et Bédouins, pendant la période sacrée qui suspend toute razzia. Une autre grande foire se tenait à Oqâzh: . . . 'les marchands venaient dresser leurs tentes, les Bédouins débiter leurs plus récentes compositions' (Lammens). Car ces foires comportent des joutes poétiques, comme les Grands Jeux de l'antiquité grecque.»³⁶ Mais la foire commerciale d'Oqâzh, organisée, sur la route caravanière du Najd, à l'occasion d'une fête religieuse locale, ne valait pas celle de La Mecque, placée dans une position plus avantageuse.

À côté et même au-dessus des divinités païennes, il y avait, chez les Arabes antéislamiques, la croyance en un Dieu suprême, nommé *Allâh*, Créateur et Maître des Mondes. Il y avait aussi, à La Mecque, peu avant l'apparition du Prophète, quelques personnages désignés du nom de *Harîf*, qui étaient parvenus à se libérer de la religion traditionnelle pour croire en un Dieu Unique. Le Coran, qui les mentionne, applique à Abraham le terme de Hanîf.

«C'est dans ce milieu si vivant et si divers, dans cette Mecque où la fièvre du commerce et de la banque n'étouffe pas les confuses rêveries des âmes religieuses»,³⁷ que va naître le fondateur de l'Islâm. Et c'est dans un milieu citadin, à La Mecque et à Yathreb, où les Juifs et les Hanîf lui ont préparé le terrain, que le Prophète Mahomet prêchera son monothéisme religieux, qui s'oppose au polythéisme de ses congénères nomades.

2. Le Yémen antéislamique

a. Civilisation agricole, urbaine et commerciale

Le Yéménite, Arabe sédentaire, avait déjà produit, on le sait, une civilisation aussi belle que celles des autres peuples anciens du Proche-Orient. Centre très actif entre l'Inde, l'Egypte, la Palestine, la Phénicie, la Syrie et la Mésopotamie, le Yémen était un pays très peuplé et une zone de transit entre ces diverses contrées. Le commerce des épices y attira de bonne heure les marchandises et les idées, venues des autres pays civilisés. La Bible nous parle des caravanes chargées d'encens et d'épices précieuses, importés du pays d'Ophir (Yémen et Somalie). «Les communautés sédentaires vivaient à l'intérieur de villes entourées de murs, pratiquaient l'agriculture et le commerce, écrivaient sur le bois et la pierre, craignaient les

³⁵ Massé, *L'Islam*, p. 21.

³⁶ Massé, *L'Islam*, p. 20.

³⁷ Massé, *op. cit.*, p. 23.

dieux et honoraient leurs rois. Leurs inscriptions les montrent organisées en principautés avec des dynasties et des hégémonies qui remontent à 1000 av. J.-C.»³⁸

Malheureusement, rien ne nous est parvenu sur la civilisation des Minéens et des Sabéens antiques, sauf des ruines et quelques inscriptions, ainsi que des événements ou faits rapportés par la Bible et les Grecs. Leurs voisins, les Arabes du Centre, qui semblent les ignorer, ne nous parlent que du dernier Etat yéménite, celui de Himyar, de date relativement récente (115 avant J.-C.—525 après J.-C.) et déjà en décadence.

b. L'écriture yéménite ou sud-arabique

Des inscriptions du VIII^e siècle av. J.-C. montrent que les Sabéens employaient déjà l'écriture alphabétique, qui, on l'a vu, était utilisée par les Phéniciens dès le début du II^e millénaire. Les orientalistes sont divisés sur le point de savoir si l'alphabet sabéen, ancêtre des alphabets sud-arabiques, dérive de celui des Phéniciens; en effet, les deux alphabets présentent des ressemblances et des divergences (II, p. 109).

L'opinion de M. Dunand est que les affinités entre les deux alphabets s'expliquent surtout par une parenté aux origines. L'hypothèse de la filiation des deux systèmes est à écarter, du fait de la séparation des deux pays par d'immenses distances. Les ressemblances seraient le résultat de l'emprunt. Rappelons, en effet, avec M. Dunand, que la 3^e vague d'expansion arabique, dite amorrite, qui déferla sur la Mésopotamie vers la fin du III^e millénaire, instaura, à Babylone et à Byblos, des dynasties royales dont les princes portent des noms proto-arabes (II, p. 84). Il n'est pas invraisemblable, dans ces conditions, que, après 2000, les relations entre les princes proto-arabes de Byblos et leur pays d'origine aient été l'occasion, pour les Sabéens du Yémen, commerçants comme les Phéniciens, de tirer profit de cet instrument si utile au commerce. L'alphabet sabéen ressemble, en effet, à l'alphabet archaïque des Phéniciens du début du II^e millénaire.³⁹

Les Himyarites, qui succèdent aux Sabéens, continuent à employer le même alphabet que ceux-ci.

c. Religion yéménite

Le paganisme des Arabes de la Péninsule est un «polythéisme peu évolué». Malgré les différences qui distinguent les Arabes du Centre de ceux du

³⁸ B. Thomas, *op. cit.*, p. 14.

³⁹ Voir M. Dunand, *Byblia Grammata*, p. 183—189.

Sud, leurs cultes présentent un ensemble de traits communs. Des divinités locales ou tribales peu individualisées, et souvent de caractère astral, étaient censées résider en des pierres sacrées, des «bétyles», terme sémitique composé qui signifie: maison *de Dieu* (bet = maison et El = Dieu). Nous avons vu ces mêmes divinités chez les Sémites sédentaires du Croissant Fertile: Cananéens, Phéniciens, etc. (I, p. 373). Certaines divinités, telle Al Uzza, l'Etoile du Matin (Vénus), semblent avoir été vénérées dans toute la Péninsule.

Dans l'Arabie du Sud, l'adoration de la Lune, divinité masculine, l'emporte sur celle du Soleil, divinité féminine. D'autre part, les dieux yéménites: Athar, Sîn, Nakruh, rappellent ceux des Babyloniens: Ichtar, Sîn, Makrû. Enfin, dans l'Arabie Heureuse, pays des aromates, les dieux sont honorés par des parfums brûlés sur un autel. Cet usage de l'encens, qui, en Egypte et chez les Juifs, remontait à un lointain passé, était établi dans le cérémonial de la cour byzantine et dans le rituel du culte chrétien avant l'époque de Justinien.

d. Causes du déclin du Yémen antique et de la ruine de sa civilisation

La prospérité du Yémen antique, qui a détenu, pendant plusieurs siècles, une sorte de monopole du commerce sud-arabique avec l'Asie du Sud, s'est prolongée jusqu'à l'ère chrétienne. A partir de cette époque, les Romains, à la suite de l'échec de l'expédition d'Auguste en Arabie du Sud (24 av. J.-C.), avaient rendu à la mer Rouge son rôle de route commerciale. Ce fut l'Egypte romaine, puis byzantine, qui recueillit la plus grande partie du trafic de cette zone, et l'importance du Yémen ne fit que diminuer, depuis lors, comme centre international de commerce.

«Les guerres constantes entre Rome et la Perse, et entre l'Ethiopie et Saba', le déclin économique des régions méditerranéennes, la concurrence croissante du trafic par mer — dont avait été exclue l'Arabie du Sud — contre le trafic et le commerce par voie de terre, la décadence de l'Arabie du Sud féodalisée, ainsi que les guerres religieuses et féodales à l'intérieur du pays du III^e au VI^e siècle de J.-C., amenèrent une grande insécurité en Arabie... Même les zones d'oasis déclinèrent ou furent totalement abandonnées, notamment dans l'Arabie du Sud, ... où le nomadisme chamelier pénétra du Nord, et par de lentes infiltrations et par des invasions brutales... Une partie de la population agricole devint nomade... Un exemple bien connu est le défaut d'entretien, la rupture répétée et l'écroulement final de la digue de Mârib, la vieille capitale de Saba', et la ruine totale de cette ville et de son oasis...»

La population nomade délaissait de plus en plus ses pâtures accoutumées pour entreprendre de longues migrations en Arabie. Ces migrations

de tribus entières allaient du Sud vers le Nord, principalement . . . Néanmoins, il y eut aussi un courant migratoire dans le sens opposé . . . En Arabie du Sud, l'influence bédouine se développa avec le déclin de la puissance des Etats environnants, qui étaient basés sur l'agriculture et qui, dans ces périodes d'insécurité, n'étaient plus à même de pourvoir totalement à la nourriture de leur population dense . . . L'écriture disparut à ce moment parmi les nomades, mais une tradition orale restait florissante.»⁴⁰

⁴⁰ H. von Wissmann, *op. cit.*, p. 911.

VI. Les langues du Croissant Fertile et de la Vallée du Nil avant l'Islâm

Nous avons décrit, plus haut, le milieu géographique, ethnique, linguistique, social, culturel, religieux, protohistorique et historique de la Péninsule arabe avant l'Islâm.

Nous avons vu, d'autre part, dans notre précédent volume (III), la vie et l'évolution générale des peuples du Proche-Orient, et particulièrement du Croissant Fertile et de la Vallée du Nil, à la veille de l'expansion arabo-islamique. Nous savons que, dans ces deux dernières contrées, qui seront plus tard islamisées et arabisées, le christianisme (avec ses nombreuses sectes: diophysisme, monophysisme, nestorianisme, monothélisme, etc.) est, depuis près de quatre siècles, la religion dominante. Quant aux langues courantes des populations indigènes, ce sont: *l'araméen*, en Syrie-Mésopotamie, et *le copte*, en Egypte. A ces idiomes indigènes se superposent: le grec, langue officielle et culturelle en Syrie et en Egypte, et le perse, en Mésopotamie.

Avant d'aborder l'étude de la formation de l'Islâm et de son expansion hors d'Arabie, il convient, pour une meilleure intelligence des grands événements qui vont suivre, de dire un mot du milieu linguistique et culturel indigène des pays du Croissant Fertile et de la Vallée du Nil, à la veille de l'expansion des Arabes qui transmettront à ces voisins leur religion et leur langue.

1. *L'araméen, langue courante du Croissant Fertile*

Langue sémitique, tout comme l'assyro-babylonien, le phénicien, l'hébreu et l'arabe, originaire, comme ceux-ci, de la Péninsule arabe, *l'araméen* se rapproche du phénicien et de l'hébreu, et présente certains traits qui évoquent l'arabe. Bien qu'il forme un des rameaux les plus importants des langues sémitiques, il est, sous le rapport littéraire, bien inférieur à l'arabe et à l'hébreu (p. 57).

L'araméen fut d'abord l'idiome des tribus nomades dites Akhlamou ou «Araméens errants», qui, pendant tout le II^e millénaire, ont ravagé les frontières de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Syrie (II, p. 132—135). Après la stabilisation de ces peuplades, vers 1000, en Syrie et en Mésopotamie, où ils fondèrent plusieurs petits royaumes (II, p. 147), leur langue remplaça bientôt le vieil idiome sémito-amorréen de Syrie (I, p. 331—334).

Bien plus, grâce à la diffusion et à l'esprit mercantile des Araméens, divisés en groupements épars et adonnés spécialement au commerce par caravanes, leur langue devint, dans la première moitié du premier millénaire av. J.-C., l'idiome international qui servait de moyen de communication entre les peuples de différentes langues du bassin de l'Euphrate et du Tigre (II, p. 243).

a. L'araméen commun, un seul idiome (900—330 av. J.-C.)

De 900 à 330 av. J.-C., l'*araméen commun*, qui s'était substitué à l'amoréen en Syrie (II, p. 132—133), connaît trois époques successives: l'*araméen archaïque*, l'*araméen classique*, et l'*araméen d'empire*.

L'araméen archaïque. — C'est la langue des inscriptions des IX^e et VIII^e siècles av. J.-C., qui sont rédigées dans l'alphabet phénicien.

Nouvellement indépendants, les dynastes araméens, notamment ceux de Damas, employaient leur propre langue pour la rédaction des inscriptions et des actes administratifs, ainsi que pour les relations diplomatiques et commerciales entre les divers petits Etats araméens. Du fait que les «Araméens errants», au moment où ils se stabilisèrent en Syrie, ne possédaient ni langue écrite ni langue littéraire, c'est l'alphabet phénicien qu'ils empruntèrent pour écrire leur propre langue. Un araméen littéraire ne tarda pas à se constituer, où l'influence du phénicien est assez marquée; mais la langue est foncièrement araméenne. C'est au IX^e siècle av. J.-C. qu'on situe l'âge d'or de la langue araméenne primitive, qui restera un seul idiome jusque vers 300 av. J.-C.

L'araméen classique. — Sous l'Empire assyrien (750—612), dont la langue officielle reste l'accadien ou assyro-babylonien, l'«araméen classique» se répand de plus en plus dans toutes les provinces de cet Empire, et jusque dans l'Assyrie elle-même, grâce aux déportations qui avaient déplacé d'importants contingents de personnes parlant araméen. En outre, l'écriture araméenne, rédigée dans l'alphabet phénicien, plus simple et plus rapide que l'écriture cunéiforme assyrienne, était préférée et adoptée par les marchands et même par toutes les personnes qui avaient besoin d'écrire.

En Syrie, l'araméen, langue nationale depuis la conquête du pays par les Araméens, demeura, sous les Assyriens, la langue courante. En Palestine, la langue cananéenne ou hébraïque, idiome local, commença à céder devant l'araméen, après la destruction du royaume israélite de Samarie et sa transformation en province assyrienne (722). Les Assyriens, soucieux de supprimer tout ferment de résurrection nationale, encourageaient l'extension d'une langue politiquement «neutre», qui remplacerait les divers idiomes nationaux.

Sous l'Empire chaldéen ou néo-babylonien (612—539), l'«araméen

classique» prend encore plus d'importance et d'extension. Rappelons, en effet, que les Chaldéens (*Kaldu*) sont un groupe de tribus araméennes qui avaient fondé, vers 850, un Etat dans le bas Euphrate (II, p. 135). Sous les Chaldéens, l'araméen devint langue diplomatique et internationale, à la place de l'accadien ou babylonien qui tenait ce rôle depuis la première moitié du IIe millénaire (II, p. 42).

L'araméen d'empire. — C'est l'idiome araméen qui, sous l'Empire perse achéménide (539–330), devint langue officielle de l'Etat et langue des échanges commerciaux et culturels (II, p. 305). Resté identique à l'«araméen commun» des époques antérieures, l'«araméen d'empire» se superposa, sans les détruire, aux idiomes indigènes des diverses satrapies: l'iranien en Perse, l'assyro-babylonien en Mésopotamie, le phénicien au Liban, l'hébreu en Judée, l'égyptien dans la Vallée du Nil, «un peu comme l'anglais dans toutes les terres du Commonwealth» (Dupont-Sommer).

b. L'araméen pluridialectal (à partir de 330 av. J.C.)

A partir de l'expansion d'Alexandre le Grand (330 av. J.-C.), la langue araméenne ou «araméen commun», à laquelle s'est superposé le grec comme langue officielle et de culture, s'est brisée en divers dialectes, correspondant aux diverses régions où elle se parlait. Il en fut de même de l'écriture araméenne, qui garda cependant sa forme alphabétique. En outre, et au contact de la langue grecque, l'araméen accueille de nombreux mots de cette langue.

Les divers dialectes araméens se répartissent en deux groupes principaux: l'araméen occidental, en Syrie et en Palestine; et l'araméen oriental, en Mésopotamie. Ces deux groupes s'affirmeront à partir de l'ère chrétienne.

A l'araméen occidental appartiennent les dialectes palmyrien, nabatéen, judéo-araméen occidental, samaritain, araméen biblique (nommé parfois chaldéen), christo-palestinien, etc. A l'araméen oriental se rattachent les dialectes judéo-babylonien, mandéen, syriaque, etc.

L'araméen biblique remplace l'hébreu en Palestine. — En Palestine, l'araméen biblique, dialecte occidental, «se substitue de plus en plus à l'hébreu comme langue courante; l'hébreu disparaît de l'usage, pour ne plus subsister que comme langue sacrée, celle du culte, et langue savante, celle des scribes appliqués à l'étude de la Loi. C'est ainsi que la Bible elle-même renferme quelques fragments araméens provenant de cette période (vers 170 avant J.-C.). L'araméen biblique, ... — on le nommait volontiers «chaldéen» —, ... est déjà un idiome régional, un araméen palestinien.

L'araméen continua longtemps à se parler et à s'écrire en Palestine. A

l'époque du Christ, il était la seule langue courante pour la masse du peuple; c'est l'araméen que parlaient Jésus et les Apôtres. C'est en araméen que se faisait, dans les synagogues, la lecture des livres sacrés.»⁴¹

Le syriaque succède au phénicien dans le Liban. — «On donne le nom de syriaque à l'araméen ecclésiastique cultivé dans les Ecoles d'Edesse et de Nisibe, et qui est resté jusqu'à nos jours la langue sacrée de quelques chrétientés d'Orient» (Renan).

Le syriaque forme donc *l'idiome chrétien*. Bien qu'appartenant au groupe araméen oriental, cet idiome, grâce à la position prédominante que prit l'Eglise d'Edesse dans la chrétienté de la Syrie, devint la langue littéraire et ecclésiastique, qui était cultivée dans les couvents de Mésopotamie et de Syrie. C'est à la suite de cette expansion du syriaque que les chrétiens de Syrie s'étaient désignés du nom de Syriaques (Syriens), pour se distinguer de leurs conationaux demeurés attachés au paganisme et qu'ils appelaient: Araméens.

Dans le Liban, qui n'avait pas été atteint, comme la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, par des migrations araméennes, le phénicien, langue courante du pays depuis le début du III^e millénaire (I, p. 221), a persisté jusqu'au premier siècle de notre ère.

L'idiome phénicien, on l'a dit, constitue, avec l'hébreu et le moabite, le rameau cananéen des langues sémitiques du Nord-Ouest. Son nom de phénicien n'apparut que très tardivement. Nous avons vu que les Phéniciens se désignaient eux-mêmes par le nom de «Canaanéens» (I, p. 211); ils désignaient aussi leur langue par le même terme. Le nom même d'hébreu, appliqué à la langue juive, n'apparaît qu'au II^e siècle de notre ère. Les auteurs de l'Ancien Testament désignent l'hébreu des termes de «langue de Canaan» ou de «langue juive».

Comme l'araméen, le cananéen, qui a évolué au cours des siècles, s'était également segmenté en de nombreux dialectes: le phénicien au Liban, l'hébreu en Palestine, le moabite en Transjordanie, le punique en Afrique du Nord, etc. D'autre part, en Phénicie même, le phénicien de Byblos s'écarte de celui de Tyr et de Sidon, ainsi que du phénicien d'Ugarit (Ras Shamra), au nord de Latakié.

Sous les monarchies hellénistiques (330—64 ac. J.-C.), l'araméen commença à se répandre au Liban; mais le phénicien demeura la langue des transactions et des actes officiels jusqu'au premier siècle avant le Christ.

Sous l'Empire romain, au II^e siècle de notre ère, les inscriptions mythologiques sur les monnaies ne sont plus rédigées en phénicien, mais en grec. Vers cette époque, le phénicien cessa d'être parlé au Liban; il y est remplacé par l'araméen comme langage parlé, tandis que le grec est la langue littéraire et du commerce, et le latin, celle de l'administration.

⁴¹ Dupont-Sommer, *Les Araméens*, p. 99.

L'expansion du christianisme au III^e siècle, et son triomphe sous l'empereur Constantin, au début du IV^e, favorisent l'expansion de l'idiome araméen au Liban, et particulièrement du dialecte syriaque, comme langue religieuse et littéraire.

2. *Le copte, langue de l'Egypte avant l'islâm*

Tandis que l'idiome araméen, à la veille de l'expansion de l'islâm, était la langue courante dans les pays du Croissant Fertile, l'idiome copte, pendant la même époque, était la langue courante en Egypte. Langue nationale de la Vallée du Nil à partir de l'époque où les Egyptiens se convertirent au christianisme, vers le milieu du III^e siècle, le copte n'est que l'ancienne langue égyptienne dans sa dernière période (I, p. 103).

Connu dès le IV^e millénaire, l'*égyptien ancien*, parlé dans le Delta et le long des deux rives du Nil, appartient, on le sait, au groupe des langues dites chamitiques, qui s'apparentent plus ou moins aux langues sémitiques. Comme l'araméen et le phénicien, et comme toutes les langues connues, la langue égyptienne ancienne, on l'a vu, n'est pas toujours restée identique à elle-même. Depuis ses origines connues jusqu'à sa disparition, cette langue a eu de nombreuses phases d'évolution et de nombreux dialectes. Nous avons vu que, vers 1400 avant J.-C., l'égyptien ancien, qui avait déjà fort évolué au cours des deux millénaires de son existence historique, était devenu une langue morte et fut remplacé par un idiome populaire auquel il avait donné naissance (II, p. 79).

Au bout d'une seconde phase d'évolution, la nouvelle langue égyptienne de 1400 s'était éclipsée, à son tour, devant un nouvel idiome populaire sorti de son sein, le *démotique*, qui lui a succédé vers le début du VIII^e siècle av. J.-C. Une dernière phase d'évolution aboutit, au III^e siècle de notre ère, à la transformation du démotique en «langue copte».

Comme la langue, l'écriture égyptienne eut, elle aussi, ses phases évolutives. Trois principaux systèmes d'écriture ont précédé, au cours des siècles, la création de l'écriture copte: les systèmes hiéroglyphique, hiératique et démotique, qui sont plus ou moins figuratifs. Le copte, par contre, s'écrivait à l'aide d'un système qui a, à sa base, l'alphabet grec, augmenté de sept caractères empruntés à la cursive démotique.

La renaissance de la langue et de la culture indigènes ou coptes, à partir du III^e siècle de notre ère, était due au progrès du christianisme en Egypte. C'est en égyptien que, de bonne heure, l'Evangile avait été prêché aux masses égyptiennes, qui avaient conservé, avec leur idiome propre, la conscience de leur individualité. Les livres saints avaient été traduits en copte, et l'écriture copte, faite de caractères grecs, était créée pour exprimer la langue nationale et composer, à l'intention des indigènes et dans

leur langue, des écrits religieux, des vies de saints, contes pieux, poèmes, etc. Vers le milieu du III^e siècle, la langue copte était constituée et la littérature florissante.

Comme l'égyptien ancien, et comme le phénicien et l'araméen, le copte proprement dit se présente comme un ensemble de dialectes, dont six actuellement connus.

3. *Disparition progressive de l'araméen et du copte après l'expansion de l'Islâm*

L'expansion de l'Islâm et de sa langue, à partir de 640, n'amènera pas la disparition immédiate et complète de l'araméen et du copte. Ces deux langues survivront, pendant plusieurs siècles, dans leurs zones respectives, où l'arabisation des populations sera plus lente que leur islamisation. En outre, dans les nouvelles provinces arabes de Syrie et d'Égypte, le grec, langue officielle sous l'Empire byzantin, continuera à être employé dans l'administration jusqu'aux environs de 700.

Dans le Croissant Fertile. — Dans le Croissant Fertile, l'«araméen oriental», plus particulièrement le syriaque, survivra, comme langue littéraire, jusqu'au XIII^e siècle. «Au VIII^e et au IX^e siècles, le syriaque», écrit Renan, «acquiert une véritable importance dans l'histoire de l'esprit humain, comme servant d'intermédiaire entre la science grecque et la science arabe, et opérant la transition de l'une à l'autre . . . Presque toutes les traductions d'auteurs grecs en arabe ont été faites par des Syriens et sur des versions syriaques.»⁴²

À partir du XIII^e siècle, la langue arabe, qui achève de conquérir l'Orient méditerranéen, y laisse subsister quelques «îlots linguistiques». Restant, jusqu'aujourd'hui, la langue liturgique de nombreuses communautés chrétiennes, l'«araméen oriental» s'est maintenu, jusqu'à nos jours, comme langue vivante, pour plusieurs centaines de milliers de personnes, dans les communautés chrétiennes ou juives de la région de Tur-'Abdîn (contrée supérieure du Tigre), des environs de Mossûl et de la rive orientale du lac Urmia.

En Syrie, «l'usage de la langue araméenne s'est maintenu dans trois villages de l'Anti-Liban, près de Damas: les habitants de ces villages parlent encore aujourd'hui une langue qui, bien qu'ayant évolué, reste substantiellement la même que celle qu'on parlait au temps du Christ.»⁴³

Au Liban, les Maronites continuent, jusqu'au XV^e siècle, à faire usage du syriaque, comme langue religieuse et courante, en même temps que de

⁴² E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 1^{re} partie, p. 265—266.

⁴³ A. Dupont-Sommer, *op. cit.*, p. 100.

la langue arabe. Les Evangiles sont écrits en syriaque, avec des versions arabes en caractères syriaques (*Karshûnî*). Vers 1700 et 1800, de nombreux villages maronites parlaient encore le syriaque, particulièrement dans le Liban-Nord.

Dans la Vallée du Nil. — En Egypte, les divers dialectes coptes continuent à être employés jusque vers le début du XI^e siècle. Vers cette époque, le dialecte bohaïrique devient langue officielle de l'Eglise copte et parvient, au cours du siècle suivant, à s'imposer, comme langue littéraire, à tous les chrétiens de la Vallée du Nil.

Vers la fin du XII^e siècle, la grande majorité des Egyptiens sont déjà convertis à l'islamisme, et la langue arabe devient la langue nationale du pays entier. A partir de cette époque, l'idiome copte, pratiquement mort en tant que langue parlée, sera, et reste encore aujourd'hui, la langue liturgique de l'Eglise d'Egypte. Passant de la race à la religion, le nom de «Copte» s'appliquera, dès lors, aux seuls Egyptiens chrétiens, descendants authentiques des Egyptiens des temps pharaoniques. Les Coptes dits «orthodoxes» professent aujourd'hui le monophysisme, qui n'attribue au Christ qu'une seule nature, la nature divine (III, p. 280, 281, 290).

4. Conclusion

A la veille de l'expansion de l'Islâm, l'Orient méditerranéen, futur Orient arabe, forme trois grands groupes linguistiques parents ou apparentés: le groupe sémitique *araméen*, dans le Croissant Fertile; le groupe sémitique *arabe*, dans la Péninsule arabique; et le groupe chamitique *copte*, dans la Vallée du Nil. Les deux premiers groupes, l'araméen et l'arabe, se rattachent à la famille des langues sémitiques, et le troisième, le copte, à celle des langues chamitiques.

Depuis les origines, on l'a vu, dans cette zone du Proche-Orient, les idiomes et les dialectes sémitiques et chamitiques (le cananéen, l'amorréen, l'assyro-babylonien, l'accadien, le phénicien, l'hébreu, l'araméen, l'égyptien ancien, le démotique, le copte, l'arabe, etc.), se sont succédé ou substitué les uns aux autres, au cours des siècles. Par contre, dans cette même zone, les langues non sémitiques (le hittite, le perse, le grec, le latin, le turc, etc.), sont toujours restées à la surface et n'ont jamais pénétré profondément les masses populaires, qui ont continuellement gardé leurs langues et leurs cultures indigènes, sémitiques ou hamitiques (I, p. 105—106).

Cette «constante» linguistique, enregistrée par une histoire vieille de cinq mille ans, nous permet de vérifier une thèse scientifique selon laquelle «chaque race a sa philosophie spéciale du langage». Nous savons, en effet, «qu'il y a quelque rapport entre la mentalité d'un peuple et sa langue», que

«le caractère d'une nation . . . se reflète dans le langage», et que «la pensée, les formes supérieures du psychisme sont liées au langage» (I, p. 43—44).

Il importe de rappeler que le mot «race» ne doit pas signifier un groupe anthropologique, dont les individus possèdent des caractères somatiques semblables ou descendent d'un même ancêtre. Ces sortes de races ont disparu, dès les temps préhistoriques, à la suite des mélanges ethniques provoqués par les déplacements et les croisements. Ce que l'on désigne par le nom de «race», ce sont, plus exactement, des groupements composés, des mélanges ethniques stabilisés, dont les individus sont façonnés, au point de vue physique et surtout psychique, par l'action combinée de l'hérédité et du milieu géographique. Ils forment ce qu'on appelle une race linguistique, une famille culturelle, qui a un caractère propre et dont les individus sont marqués «de ressemblances contingentes» (I, p. 35—38).

Croissant Fertile, Péninsule arabique et Vallée du Nil constituent, on le sait, une aire géographique particulière, formée de déserts stériles et d'oasis cultivées, dont les divers groupements géographiques, sédentaires et nomades, marqués, par le milieu physique, d'une empreinte commune, forment une vaste famille ethnographique ou culturelle, une race linguistique, dont les caractères psychologiques et moraux sont, dans leurs grands traits, plus ou moins apparentés. Depuis l'aube de l'histoire, on l'a vu, les peuples du Croissant Fertile furent et demeurèrent linguistiquement et culturellement sémitisés, grâce aux migrations et infiltrations sémitiques qui, sortant de la Péninsule arabique, s'introduisaient sans cesse dans les pays sédentaires. Quant aux Chamites de la Vallée du Nil, la parenté de leur race avec celle des Sémites de l'Est est généralement admise, on l'a vu, par les savants modernes et attestée par l'histoire.

Nous savons, en effet, que les linguistes reconnaissent aujourd'hui la parenté originelle entre la langue égyptienne ancienne et le sémitique, et rattachent à une même famille linguistique, dite *chamito-sémitique*, l'ensemble des langues anciennes dont le domaine s'étendait sur l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte et l'Afrique du Nord, jusqu'au Maroc atlantique. Nous savons, d'autre part, que, dès l'origine, les mythes et les croyances sémitiques se sont implantés en Egypte à la faveur des migrations asiatiques, et que les dialectes et le sang sémitiques ont contribué à la formation de la langue et du peuple égyptiens, à l'époque énéolithique (I, p. 161, et 162 note 11).

Rappelons enfin que la liste généalogique de l'Ancien Testament rattache les Cananéens du Liban (Phéniciens) et ceux de Palestine, qui sont sémites de langue, à la race chamitique des Egyptiens (I, p. 217). Cette opinion reposait certainement sur des souvenirs, plus ou moins altérés, qu'on avait conservés des diverses migrations. Il est plus que probable que

le rédacteur du livre X de la Genèse, qui fit des Cananéens les frères des Egyptiens, connaissait mieux que nous ces deux peuples et avait des raisons de croire à leur parenté.

Mais la parenté ou la communauté ethnique, linguistique, culturelle et même religieuse, est, on l'a dit, insuffisante, à elle seule, à créer une unité politique ou nationale. Tout au plus engendre-t-elle souvent une unité spirituelle et sentimentale, qui favorise l'unité politique, mais ne l'impose pas. Des êtres «semblables» ne sont pas forcément des êtres «associés». C'est que, si la zone géographique contribue à la formation d'une famille ethnique ou race, les subdivisions géographiques de cette zone subdivisent, à leur tour, cette même famille ou race en de nombreux groupements sociaux (nations, peuples, tribus), qui ont chacun leur individualité collective et leur personnalité particulière, et sont respectivement animés de sentiments régionalistes et d'idées autonomistes (I, p. 36—38). L'unité politique de ces divers groupements ou peuples ne se réalise, en général, que par la libre volonté des hommes, ou par la force, et se dissout lorsque disparaissent les facteurs qui l'ont créée.

Attestées par l'évolution millénaire des sociétés orientales, depuis l'aube de l'histoire, les vérités historiques qui précèdent sont instructives à beaucoup d'égards.

En premier lieu, la parenté linguistique et culturelle entre les peuples de la Péninsule arabique et ceux du Croissant Fertile et de la Vallée du Nil nous explique la facilité relative avec laquelle la langue et la religion des Sémites d'Arabie se propageront en Mésopotamie, Syrie, Egypte, Afrique du Nord. Elle nous explique également pourquoi l'Iran non sémitique, qui acceptera l'islamisme en l'adaptant à son génie iranien, rejettera la langue sémito-arabe, qui n'est pas l'expression de sa vie psychique.

D'autre part, le morcellement géographique de l'Orient arabe nous fait comprendre la raison pour laquelle le vaste Empire des califes arabes commencera à branler dès la fin des conquêtes militaires. Rappelons, en effet, cette loi historique qui veut qu'un grand empire, formé de régions disparates, tende irrémédiablement à se désagréger, pour revenir à ses divisions géographiques normales, qui sont les cadres naturels des nations organiques. Islamisées et arabisées à la suite de la conquête arabe, la Mésopotamie, la Syrie et l'Egypte ne tarderont pas à reprendre leur personnalité historique particulière, ainsi que leurs rivalités traditionnelles et multi-séculaires des temps préislamiques.